

ABSTRACT

L'HUMANISME INTERMINABLE DE DIDEROT :

LA PROLEPSE

DANS L'ARTICLE ENCYCLOPEDIE DE *L'ENCYCLOPEDIE*

Par Philippe Claude Bonin

L'objectif de cette thèse est d'examiner la place de l'Homme dans l'article ENCYCLOPEDIE, centre nerveux de l'ouvrage du même nom auquel Diderot a dédié près de vingt ans de sa vie. Il s'agit d'étudier comment le recours aux renvois dans *l'Encyclopédie* et l'emploi de prolepses pourraient éventuellement amener à la conclusion que l'Homme défendu par les Lumières n'est qu'un idéal jamais réellement accompli, idée que l'on pourrait assimiler à une théorie post-moderniste. Si l'Homme est constamment « renvoyé » à un futur que l'on peut seulement envisager sans jamais vraiment l'atteindre, quelle conception de l'Homme les Lumières défendaient-elles ?

En étudiant, dans ce seul article, de quelle manière Diderot gère les problèmes de temporalité propres à *l'Encyclopédie* à travers la notion de continuité et quelle importance, dès lors, est accordée aux renvois, cette thèse a pour ambition de placer l'Homme des Lumières au sein d'une évolution philosophique qui se prolongera vers Heidegger, Levinas et Badiou.

L'HUMANISME INTERMINABLE DE DIDEROT :
LA PROLEPSE
DANS L'ARTICLE ENCYCLOPEDIE DE *L'ENCYCLOPEDIE*

A Thesis

Submitted to the
Faculty of Miami University
In partial fulfillment of
The requirements for the degree of
Master of Arts
Department of French and Italian

By

Philippe Claude Bonin

Miami University

Oxford, Ohio

2003

Advisor _____
James CREECH

Reader _____
Claire GOLDSTEIN

Reader _____
Nick NESBITT

TABLE DES MATIERES

Introduction

<i>Remarques préliminaires</i>	1
<i>L'annonce du plan</i>	4
<i>L'article ENCYCLOPÉDIE</i>	6
<i>Problèmes de temporalité</i>	7
<i>Les bases référentielles nécessaires</i>	10
<i>L'évolution des temps</i>	13
<i>L'évolution de la métaphysique diderotienne</i>	17

Première Partie

<i>Un présent problématique</i>	22
<i>Une temporalité doublée / troublée</i>	25
<i>Un futur potentiel</i>	26
<i>D'oncles à neveux</i>	30
<i>L'impatience de Diderot</i>	32
<i>La solution : la continuité</i>	33

Deuxième partie

<i>Un savoir pré-digéré ?</i>	37
<i>Le facteur d'unification</i>	41
<i>Les entre-mots</i>	45
<i>Les règles de la continuité</i>	49
<i>L'arrivée vers l'Homme, à travers les renvois</i>	51

Troisième partie

<i>Les « espaces » a priori menaçants</i>	54
<i>Les renvois : présentation sommaire</i>	58
<i>Les renvois : une critique possible</i>	59
<i>Les renvois : leurs fonctions</i>	61
<i>Liberté ou contrainte ?</i>	64
<i>Les renvois : interruption ou poursuite ?</i>	66
<i>Les prolepses : foi en l'Homme futur</i>	69

Quatrième partie

<i>La contradiction de Diderot</i>	73
<i>L'Homme est au centre de l'Encyclopédie</i>	75
<i>Ni Dieu, ni Roi</i>	77
<i>L'arbitraire de l'Homme</i>	79
<i>L'Encyclopédie, oeuvre anti-Rousseau</i>	81
<i>L'Encyclopédie évoluée avec l'Homme</i>	82
<i>Le devenir de l'Homme</i>	85
<i>L'Homme des Lumières : réalité ou chimère ?</i>	87
<i>La fin ?</i>	89

Bibliographie	93
----------------------------	----

REMERCIEMENTS

Mon arrivée à l'Université de Miami au début de l'année scolaire 2000 a marqué un nouvel essor dans ma vie : après avoir passé deux ans à enseigner dans l'armée, j'avais l'impression d'avoir laissé derrière moi bien des opportunités que je n'avais su saisir.

Certes, avant mon retour, j'étais devenu enseignant d'anglais, ou fonctionnaire comme se plaît à le dire mon père (avec un ton certain de condescendance dans la voix). Je pensais n'effectuer qu'une seule année dans le Département de Français et d'Italien : l'Education Nationale ne m'accordait que cela pour que je ne perde pas le bénéfice de mon concours. Je pensais profiter de cette année aux Etats Unis pour me perfectionner en anglais et retourner par la suite en France pour attaquer ma nouvelle carrière.

J'avais tort.

En l'espace d'un an, l'Université de Miami m'a offert un don que sans doute je n'espérais plus, dans cette existence toute programmée dans laquelle je comptais déjà mes années de retraite : la vie, dans tout ce qu'elle a de surprenant et d'inattendu. En effet, j'ai rencontré celle qui deviendrait ma femme et j'ai rencontré des enseignants – je vais me permettre de dire des collègues – qui m'ont ouvert des perspectives auxquelles je n'avais jamais songé.

Je pense notamment à Paul Sandro, Mark McKinney, Claire Goldstein, Nick Nesbitt. Je pense essentiellement à Jim Creech qui m'a encouragé à revenir pour terminer ce que j'avais commencé, qui n'a pas compté ses heures pour me montrer, parfois malgré moi, ce que je pouvais faire et dont l'érudition et les connaissances resteront pour moi toujours un modèle.

Me voilà maintenant à la fin de ce parcours, à l'orée d'un nouvel itinéraire qu'il me tarde de parcourir. Ce projet sur *l'Encyclopédie* et ses renvois ne pouvait pas mieux tomber.

Je ne peux terminer ces remerciements sans inclure d'autres sources de motivation : tout le département de Français et d'Italien de l'Université de Miami, pour la richesse humaine et intellectuelle dont elle ne cesse jamais de faire preuve ; Michel Pactat, pour nos longues conversations et pour toutes les preuves d'amitié qu'il m'a données (je promets d'essayer de vous tutoyer bientôt) ; Marcia Simmons, pour sa sincérité et son aide de tous les instants (I am saying nice things about you there, Marcia, really! May my little dog cast as protectful a look on you as you have on me since my first days in Oxford) ; Bernd Renner, pour m'avoir donné tant d'excellents conseils au cours des années et pour un programme de Dijon inoubliable ; Dennis et Helen Sullivan, sans qui les dix heures qui me séparaient d'avec ma femme n'auraient jamais paru si courtes ; et bien sûr Pierre-Alain Demol, pour son amitié indéfectible...

Merci à tous ceux qui ont cru en moi.

J'espère vous prouver un jour que je le mérite.

DEDICACE

*« One always presses to one's breast
the person one loves,
and the art of writing is nothing*
but the art of extending one's arms. »*

À Natasha,
La lumière qui guide ma vie.

À Maman, Papa et Charles,
Les phares qui me ramènent toujours à bon port.

* In Elizabeth de Fontenay, *Diderot: Reason and Resonance*, p. 135.

Introduction

Denis Diderot s'est toujours interrogé sur la réception de *l'Encyclopédie* qu'il a aidée à voir le jour. Il affirme que certains de ses lecteurs prenaient le temps de tout lire, page après page, comme ils liraient un roman ou une histoire de l'humanité. Certainement, l'article de Françoise Jouffroy-Gauja et Jean Haechler permet d'accréditer cette thèse : ils ont récupéré une édition de *l'Encyclopédie* qu'un lecteur a annotée pendant toute la période de sa parution. Quel est leur constat ?

Divers indices révèlent que l'ouvrage a d'abord fait - au moins pour les premiers tomes - l'objet d'une lecture systématique de tous les articles, et d'autre part que la plupart des volumes ont été parcourus derechef à différentes époques, certaines de ces relectures étant expressément datées. *L'Encyclopédie* dut alors être consultée plutôt comme un dictionnaire, le Lecteur y cherchant un article précis.¹

Remarques préliminaires

Il ne convient pas ici de faire une analyse détaillée du lectorat de *l'Encyclopédie* à l'époque de sa parution. Je suis plutôt intéressé ici par la manière dont elle était employée. Ce Lecteur déniché par ces deux chercheurs semble avoir effectivement voulu que son exemplaire soit parfait et à jour, en lui apportant les notes et corrections nécessaires. Mais la

grande majorité des lecteurs de *l'Encyclopédie* s'en servait comme d'un dictionnaire, avec cependant un aspect supplémentaire, que l'anecdote suivante réussit parfaitement à exposer :

[*Voltaire*] raconte une scène qui se serait passée à Trianon au souper du Roi. On avait chassé dans la journée et brûlé de la poudre. Mais qu'est-ce que la poudre ? Quels éléments rentrent dans sa composition ? Deux ou trois grands seigneurs hasardent des hypothèses et doivent convenir de leur ignorance. « Et notre poudre à nous, les femmes, remarquent Madame de Pompadour, savons-nous mieux comment elle est faite ? Et le rouge que nous mettons sur les joues ? Et nos bas de soie ? » - « Ah ! si nous avions encore les dictionnaires encyclopédiques qu'on nous a confisqués ! » Sur ce, Louis XV envoie chercher son exemplaire. Trois laquais vigoureux apportent chacun des sept volumes. On étale sur la table les planches illustrées ; on va d'article en article. La Marquise apprend à distinguer le rouge des dames romaines, celui d'Espagne et celui de France. Louis XV, chemin faisant, s'instruit des droits de sa couronne. « Mais vraiment, finit-il par reconnaître, je ne sais pas pourquoi on m'a dit tant de mal de ce livre. »²

Toute l'histoire liée à la publication de *l'Encyclopédie*, ainsi que toute la philosophie humaniste de l'œuvre majeure des Lumières, se trouvent synthétisées dans cette petite vignette. En effet, la réaction de surprise du Roi à ce qu'un tel ouvrage ait pu lui être présenté de manière si négative et dont l'intérêt se manifeste dès que l'on commence à le lire est symptomatique de la censure à laquelle *l'Encyclopédie* a dû faire face et des problèmes rencontrés par les collaborateurs à la conception de cet ouvrage.³

Ces mêmes collaborateurs, cependant, éprouvaient un réel et sincère engouement pour cette *Encyclopédie* qui apparaissait lentement mais sûrement, comme en témoigne Jean-Joseph Meuret, l'un des principaux contributeurs dans le domaine de la médecine. Pour lui, *l'Encyclopédie* est « monument auguste, glorieux à ses auteurs, honorable et utile à leur

¹ In «Une Lecture de *l'Encyclopédie* : trente-cinq ans d'annotations par un souscripteur anonyme», p. 349-350.

² In Pierre Grosclaude, *Un Audacieux Ouvrage : l'Encyclopédie*, p. 11.

³ Pour une chronologie exhaustive de *l'Encyclopédie*, voir <<http://encyclopedie.inalf.fr/fr.chronologie.html>>.

patrie, plus avantageux encore aux sciences et à la philosophie dont il a semblé marquer [...] l'essor et le progrès ».⁴

D'autre part, qu'il ait fallu trois laquais « vigoureux » pour apporter ces volumes ne fait aucun doute. Statistiquement, *l'Encyclopédie* compile des chiffres impressionnants : dix-sept volumes d'articles, onze de planches, près de dix-huit milles pages de texte. Le projet encyclopédique mené par Diderot et d'Alembert s'est étalé entre 1751 et 1765 pour la publication des volumes d'articles, et de 1762 à 1772 pour les volumes de planches.⁵ Louis XV n'a régné que jusqu'en 1758, d'abord accompagné d'un régent puis seul, ce qui explique qu'au moment de cette anecdote seulement sept volumes n'aient été accessibles. Dans sa totalité, *l'Encyclopédie* propose à tous ses lecteurs près de quatre-vingt mille articles auxquels viennent s'ajouter près de trente mille sous-articles.

Ce que cette petite histoire met également en exergue est combien il est facile d'entrer dans *l'Encyclopédie* par une porte, même dérobée, pour en ressortir avec plus d'informations que l'on pouvait le souhaiter au départ. Ici, une quête de renseignements sur la poudre et divers produits cosmétiques a amené le Roi et sa Cour à explorer « les droits de sa couronne ». Bien que la liaison soit quelque peu difficile à prouver, il est néanmoins facilement observable que l'article POUDRE mène, entre autres, à celui traitant de FORTIFICATION, et que de là on est emmené à COMMANDEMENT, dont l'une des définitions en jurisprudence est « une injonction faite à quelqu'un de la part du roi ou de la justice ».⁶ Ce n'est là bien sûr qu'une hypothèse, tout au moins un fil très ténu. Mais il est intéressant de constater que d'elle-même, *l'Encyclopédie* peut « renvoyer » le Roi, l'autorité suprême. Qu'il

⁴ In Frank A. Kafker, «Some observations on Five Interpretations of *The Encyclopédie*», p. 89.

⁵ Pour les dates de publication de *l'Encyclopédie*, voir <<http://encyclopedia.inaf.fr/volumes.html>>.

⁶ Il convient de ne pas surestimer la portée de ce qui n'est au mieux qu'un apologue. En effet, Mme de Pompadour était morte quand parurent les volumes dans lesquels se trouve l'article POUDRE.

soit renvoyé à ses études, à ses obligations auprès de son peuple ou bien qu'il soit renvoyé tout cours, le Roi semble de toutes les façons s'effacer. Au profit de qui est-ce que cet effacement aura lieu, voilà la question que je m'efforcerai d'aborder au cœur de mon projet.

L'annonce du plan

Certains éléments essentiels, comme savoir le rapport conflictuel à la temporalité ainsi que la continuité, à travers la grande chaîne des êtres qui unit toute la Nature, se retrouvent commentés et exposés dans l'article ENCYCLOPEDIE, qui me servira d'unique base de référence.

Dans un premier point, je me propose d'examiner comment Diderot se retrouve temporellement entre un présent prometteur mais contraignant, et un futur aux possibilités chatoyantes mais toujours inaccessible. Cet écartèlement est universel, selon Diderot, et touche tous les domaines de la vie.

Diderot entreprend, pour répondre à ce dilemme, d'employer cette grande chaîne des êtres : la continuité. Dans un deuxième point, je compte développer l'idée que cette continuité peut pallier cette rupture temporelle en fournissant un pont entre le présent et le futur, qu'elle soit dans les idées ou les sciences, qu'elle unisse les langues ou les sociétés ou qu'elle soit l'élément fondateur de *l'Encyclopédie*.

Ce pont n'existe que par la présence de renvois, dont je me propose d'explorer les avantages et les défauts dans une troisième partie, tout en essayant de mesurer leur valeur subversive, si tant est qu'ils en aient une. D'autre part, il apparaît vite flagrant que le danger principal dans le projet encyclopédique repose sur tout ce qui pourrait interrompre cette continuité : tout ce qui est espace, vide ou omission, représente un lien manquant qui menace

la chaîne des êtres.⁷ Les renvois jouent donc ici un double rôle : en interrompant la lecture d'un article en renvoyant à un autre, elle peut être considérée comme une interruption, et donc comme une menace à cette continuité. Cependant, le renvoi, ou la prolepse, peut contribuer, voire être, la liaison qui maintient l'ensemble encyclopédique cohérent. Pour Diderot, la complétude de son projet n'est envisageable qu'à travers elles.

Mais qu'est-ce que cette prolepse suggère pour l'Homme que Diderot prend beaucoup de soins à placer au centre de son projet ? L'Homme ne serait-il qu'un projet en perpétuel devenir ? Dans un quatrième et dernier point, je me propose d'observer comment l'Homme est clairement posé par Diderot comme pierre essentielle de *l'Encyclopédie* : le projet humaniste des Lumières s'en retrouve affirmé d'autant, par les possibilités infinies qui lui sont accordées et par l'éducation morale qui lui est promulguée.

Avant de rentrer plus en détails dans cette étude, une dernière constatation s'impose. Dans l'anecdote de Voltaire, *Le Roi s'informe*, « chemin faisant » sur les droits de sa couronne, et toute la compagnie se renseigne sur leurs points d'ignorance en allant « d'article en article ». Le système de renvois de *l'Encyclopédie* est mis en exergue ici, et me semble avoir droit à un éloge des plus subtiles : la circulation entre les articles apparaît aisée et sans complication, les articles s'appelant les uns les autres. La connaissance, dans son acception générale, est assimilée à une promenade agréable que l'on prendrait sans forcément l'avoir voulu au départ. Cela défend le système des connaissances défendues à la fois par Diderot et D'Alembert, que ce soit, respectivement, dans le *Prospectus*, le *Discours Préliminaire* et l'article DICTIONNAIRE. Si le savoir peut être assimilé à un arbre, son feuillage, par le biais

⁷ A noter que cette chaîne doit être suffisamment souple pour accommoder les améliorations futures que les Suppléments se chargeront d'apporter. A la fois réalité et hypothèse tout à la fois, cette chaîne est vraiment à

d'une extension ou d'une racine, est en perpétuelle communication. Les sciences sont, dans une telle nomenclature, toujours liées les unes aux autres, et les renvois sont l'instrument *sine qua non* de *l'Encyclopédie* selon Diderot, dont il explique l'importance dans l'article ENCYCLOPEDIE.

L'article ENCYCLOPEDIE

Cet article revêt une importance toute particulière par rapport à la totalité du projet des Lumières. Il représente une pause à plusieurs niveaux ; temporellement d'abord, puisque Diderot écrivit cet article avant la publication du sixième volume. Etant proie à une fièvre intense, ressentant sans aucun doute le contrecoup des efforts déployés jusque là, Diderot tente dans cet article, qu'il écrivit en quelques jours seulement, d'aborder une série de problèmes qui auraient peut-être tous mérités d'être traités séparément.⁸

Diderot place au cœur même de son article un autre article, LANGUE, pour pallier un manque qu'il a constaté.⁹ Cette capacité d'autoréflexion a permis à Diderot de modifier *l'Encyclopédie* alors qu'elle était en train d'être élaborée, ainsi que de faire évoluer son équipe de collaborateurs lorsque le besoin s'en faisait ressentir. Par exemple, François Vincent Toussaint fut remplacé par Antoine Gaspard Boucher d'Argis pour les articles juridiques : le premier était avocat de formation mais ses qualités de traducteur et de littérateur se ressentaient trop dans ses articles. Ce changement est intervenu à la fin du tome II et le nom de l'ancien collaborateur fut effacé de la liste à partir du tome III.¹⁰

Plus généralement, Diderot tente de nous expliquer comment il a conçu son encyclopédie : il y parle de ses collaborateurs ; des écueils à éviter lors de l'élaboration d'un

l'image de *l'Encyclopédie*.

⁸ Diderot ne disposait que de ce laps de temps avant la publication dudit sixième volume de *l'Encyclopédie*.

⁹ In Wilda Anderson, *Encyclopedic Topologies*, p. 921.

tel projet ; des erreurs qui, malheureusement constatables dans son ouvrage, devraient ne pas être répétées par ceux qui reprendront le travail commencé. La manière dont *l'Encyclopédie* interagit au sein de l'article du même nom est parallèle à la fonction qu'occupe l'araignée placée au centre de sa toile dans la métaphore que Diderot a utilisée pour décrire le système nerveux humain dans *Le Rêve de D'Alembert*. Comme l'araignée, cet article reçoit les informations de ses extensions – les autres articles de *l'Encyclopédie* – et répercute sur elles les prises de position adéquates. Cette continuité – tous les éléments étant liés les uns aux autres – se retrouve dans *l'Encyclopédie*. Les renvois prennent dans cette lumière toute leur importance, puisque ce sont eux qui vont garantir la non-interruption de la chaîne des articles.

Toute interruption, aussi légère soit-elle, remet en cause l'ensemble de l'organisation : en effet, Diderot parle de plusieurs articles, soit mal faits soit manquants (LANGUE, donc, entre autres), et énonce comment ils auraient pu être mieux fait, intimant de fait une règle de conduite qui devra être suivie par les auteurs des articles à venir – n'oublions pas qu'à ce moment, *l'Encyclopédie* est en train de s'écrire.

Problèmes de temporalité

L'article ENCYCLOPEDIE possède donc de fait une double valeur proleptique indéniable. D'une part, cet article commente sur un ouvrage qui est en cours de réalisation, qui ne sera terminé que dans une dizaine d'années. Il anticipe de ce fait un objet, une totalité qui n'est, au moment où Diderot le compose, encore qu'un projet, certes bien avancé, mais loin d'être fini. D'autre part, dans un deuxième effort proleptique, ce même article énonce que *l'Encyclopédie*, puisqu'elle se propose de coller aux progrès humains dans l'optique de

¹⁰ In Françoise Jouffroy-Gauja et Jean Haechler, "Une Lecture de *l'Encyclopédie* : trente-cinq ans d'annotations

tous les consigner, ne peut en aucun cas être considérée comme complète : le progrès étant perpétuel, l'on devra toujours ajouter à *l'Encyclopédie* telle qu'elle existait à sa sortie.

Les lecteurs actuels de *l'Encyclopédie* la considèrent comme un tout, puisqu'elle est terminée. C'est oublier que ce projet a mis plus de vingt ans à aboutir, et que les souscripteurs de l'époque ont dû faire montre de patience pour posséder l'œuvre complète. Diderot, dans toute la projection vers le futur dont il est capable, avait déjà songé à répondre à cet argument, affirmant la nécessité, pour que son ouvrage soit complètement efficace, d'avoir la totalité des volumes :

Il seroit plus difficile de juger ainsi de l'ensemble d'un dictionnaire universel, que de l'ordonnance générale d'un morceau d'architecture, dont on ne verroit les différents ordres que séparés, & les uns après les autres.
Si [*le lecteur*] a tout son manuscrit sous ses mains, il prendra une partie, il la suivra dans toutes ses ramifications.¹¹

Lorsqu'il écrit l'article ENCYCLOPEDIE, Diderot n'a qu'une idée générale de ce à quoi *l'Encyclopédie* terminée ressemblera : il sait tout au moins que l'article LANGUE – pas encore publié – a besoin d'être retouché, par exemple. Cela laisse à supposer que Diderot, chapeautant le projet, avait une idée du contenu des articles à venir. Quoi qu'il en soit, il a pleinement conscience que son ouvrage ne sera valable, viable et envisageable que complet.

Cette orientation vers le futur n'est pas seulement un effet de style : la prolepse symbolise pleinement la conception philosophique de Diderot, dont le rapport à la temporalité le pousse à envisager l'évolution de toute espèce et de toute chose. Ce rapport douloureux – ou extatique, c'est selon – à la temporalité, qu'il soit appliqué à la Nature ou même à *l'Encyclopédie*, est une donnée à laquelle Diderot est particulièrement sensible.

par un souscripteur anonyme", p. 336-337.

¹¹ Article ENCYCLOPEDIE, in Assézat et Tourneux, *Œuvres Complètes de Diderot*, vol. 14, p. 469-470. Toutes les références de page de cet article proviendront de cette édition et toutes les citations proviendront du site de l'ARTFL. Le texte original place ici « l'éditeur ». Je conçois que ce dernier doive disposer de la totalité de

Cette capacité à estimer ce que le futur lui réserve – tant en bien qu'en mal – n'empêche pas Diderot d'apprécier au mieux le présent. En effet, il ressort assez rapidement de la lecture de cet article que Diderot, sans se laisser aller à un triomphalisme de mauvais aloi, est modérément fier de sa création. Un projet aussi difficilement imaginable au départ ne peut laisser qu'à celui qui l'a aidé à voir le jour un justifiable et compréhensible sentiment de contentement :

Notre *Encyclopédie* a presque sur tout autre ouvrage, je ne dis pas de la même étendue, mais quel qu'il soit, composé par une société ou par un seul homme, l'avantage de contenir une infinité de choses nouvelles, & qu'on chercherait inutilement ailleurs. C'est la suite naturelle de l'heureux choix de ceux qui s'y sont consacrés.

Il ne s'est point encore fait, & il ne se fera de long temps une collection aussi considérable & aussi belle de machines.¹²

L'Encyclopédie répond selon Diderot à deux exigences. Il s'agit, tout d'abord, de proposer à ses contemporains la possibilité de se tenir informé des derniers progrès scientifiques. Dépassant ainsi les exigences moins ambitieuses d'un dictionnaire, les encyclopédistes veulent proposer à leurs compatriotes un accès aisé aux dernières connaissances. Ensuite, il convient aussi de consigner toutes les connaissances de l'époque dans un même recueil.¹³

Il n'est pas très clair si l'objectif est d'éviter ainsi aux lecteurs d'avoir à chercher dans d'autres ouvrages. Si l'exemple du Lecteur dans l'article de Jouffroy-Gauja et Haechler est symptomatique de tous les souscripteurs de l'époque, alors il apparaîtrait que tel était bien le cas. L'une des notes marginales de ce lecteur annonce que « Je n'ai souscrit pour le dictionnaire encyclopédique qu'afin d'être dispensé d'acheter les ouvrages dont il doit me

l'écrit avant de publier, mais le problème du lecteur est que sans cette totalité, sa lecture ne sera jamais terminée. Leur sort me semble donc commun, aussi la permutation me semble-t-elle adéquate.

¹² Article ENCYCLOPEDIE, p. 479.

tenir lieu ».¹⁴ Pour les encyclopédistes, il s'agissait aussi que cette collection d'articles contienne tout le savoir humain à ce jour. L'on peut dès lors imaginer dans quelle situation de perfectionnisme – presque intolérable – Diderot se place. Pour Jean Thomas, « *l'Encyclopédie* prétendait être un répertoire de toutes les idées, comme de tous les faits : l'infatigable animateur qui l'a mise en mouvement et l'a portée presque seul jusqu'à son achèvement était sans doute l'homme le plus cultivé, mais aussi le plus dispersé de son époque ».¹⁵

Et pourquoi ne serait-il pas dispersé ? Après tout, Diderot s'est imposé lors de la composition de *l'Encyclopédie* des objectifs difficiles à atteindre : il doit une fidélité totale au présent puisqu'il se propose de tout consigner dans les moindres détails ; il doit également garder à l'esprit que son ouvrage, de par sa nature, ne peut se concevoir complètement que dans l'avenir. Cette opposition temporelle au sein de la philosophie de Diderot était loin d'être la seule. Réputé pour cultiver le paradoxe, Diderot a souvent été « analysé » par nombres de littérateurs pour tenter de trouver dans ses écrits une quelconque unité de doctrine. Brunetière, dans ses *Nouvelles Etudes Critiques* publiées en 1882, annonce qu'à cette époque le seul moyen d'unir tous ces paradoxes était d'admettre dans cette équation le caractère volatile – symbolisé par le « désordre » et l'« incohérence » – de Diderot.¹⁶

Les bases référentielles nécessaires

L'écartèlement entre ces exigences explique l'insistance, posée tant par Diderot que par D'Alembert, sur l'importance de médiums que l'on ne puisse discuter ou remettre en

¹³ On pourrait critiquer cette tentative de totalisation du savoir comme une mise en avant de ce dernier : le savoir devient de fait pouvoir et domination.

¹⁴ In Françoise Jouffroy-Gauja et Jean Haechler, « Une Lecture de *l'Encyclopédie* : trente-cinq ans d'annotations par un souscripteur anonyme », p. 331.

¹⁵ In *L'Humanisme de Diderot*, p. 89.

¹⁶ *Ibid.*, p. 30.

question. Sans eux, on pourrait alors arguer que la personnalité de Diderot aurait manqué de rigueur, si l'on s'en tient à la description de Brunetière ; d'autre part, si la base de leur projet avait été douteuse ou critiquable, alors c'est l'ensemble de *l'Encyclopédie* qui aurait été remis en cause.

Comment donc cautionner une encyclopédie ? Puisqu'il s'agit essentiellement d'un ouvrage où des mots et leurs définitions sont compilés, alors Diderot affirme que la langue de référence ultime doit être le latin : « il n'y a qu'une langue morte qui puisse être une mesure exacte, invariable & commune pour tous les hommes qui sont & qui seront, entre les langues qu'ils parlent & qu'ils parleront ».¹⁷

Il va même jusqu'à affirmer que l'apprentissage d'une langue étrangère – l'exemple dont il se sert est l'anglais – serait facilité si les termes anglais étaient traduits en latin. L'élève, s'il devait au contraire faire référence au français pour l'interprétation d'une expression anglaise, pourrait s'en trouver hésitant : le mot français *glace* peut se traduire par les mots anglais *mirror* ou *ice-cream*, tout comme, à l'inverse, le mot anglais *ear* peut être traduit par le français *oreille* ou *épi de blé*. Et si l'on peut argumenter qu'à chaque fois une des options est comestible, le recours au latin éviterait, selon Diderot, toute confusion possible.

Je crois que l'importance de tels « référents » que l'on ne peut pas contester réside également dans la volonté exprimée par Diderot d'avoir recours pour son *Encyclopédie* non seulement au texte – par les articles – mais aussi à l'image – par les planches.

L'on est frappé, à lire les textes de Diderot, par son utilisation des métaphores. Dans *Le Rêve de d'Alembert*, précédant les découvertes biologiques et scientifiques de son temps, Diderot avait comparé le système nerveux humain à une toile d'araignée, la toile et ses

ramifications rappelant les nerfs et leurs extrémités. L'araignée au centre de cette toile est capable de ressentir les vibrations répercutées par la toile et de les interpréter. Diderot a également eu recours à une métaphore pour décrire la mémoire humaine et son fonctionnement, comparant les souvenirs aux cordes d'un clavecin : la vibration d'une corde peut amener à faire vibrer à la fois des cordes proches d'elle mais également d'autres plus éloignées. L'utilisation de telles figures de style, appelant le visuel au secours du littéraire, est preuve que Diderot a souvent réfléchi à cette opposition entre l'image et le discours pour déterminer lequel de ces deux moyens pouvait le mieux transmettre une idée.¹⁸ D'une certaine façon, *l'Encyclopédie* répond à cette interrogation en incluant les deux médias, par le biais des volumes d'articles couplés aux volumes de planches : en combinant ces deux médiums et en instituant un aller-retour entre les deux sources, entre image et discours et vice-versa, il se permet ainsi de retenir les avantages des deux méthodes, chacun venant au secours de l'autre pour suppléer – dans les deux acceptions de ce verbe, c'est-à-dire à la fois compléter et remplacer – à leurs inconvénients propres. Diderot en effet affirme que « les caractères de l'écriture s'étendent à tout, mais ils sont d'institution; ils ne signifient rien par eux-mêmes. La clé des tableaux est dans la nature, & s'offre à tout le monde ».¹⁹

En couplant les mots et les images, Diderot cherche à échapper aux inconvénients inhérents tant à l'image qu'au discours. D'un côté de l'équation, les mots « par eux-mêmes » peuvent ne pas parvenir à évoquer chez le récepteur du message ce que l'on essaie de transmettre, et donc on leur adjoint les images pour que l'idée qu'ils soutiennent puisse avoir une résonance concrète et sensible pour le lecteur. De l'autre côté, « la peinture étant

¹⁷ Article ENCYCLOPEDIE, p. 435.

¹⁸ « Il y a une infinité de choses de cette nature que la peinture ne peut figurer; mais elle montre du moins toutes celles qu'elle figure: & si au contraire le discours écrit les désigne toutes, il n'en montre aucune », *Ibid.* p. 433.

¹⁹ Article ENCYCLOPEDIE, même page.

permanente, elle n'est que d'un état instantané. Se propose-t-elle d'exprimer le mouvement le plus simple, elle devient obscure ».²⁰ Il convient donc de l'associer avec les mots qui ont pour objectif d'éclairer ce que l'image ne parvient pas à suggérer.

Ainsi, tel un mathématicien, Diderot parvient, pour ce qui, je crois, est la première fois dans sa carrière d'écrivain, à faire équivaloir à ces deux moyens de représentation – les mots et l'image.

L'évolution des temps

Cette ardeur à vouloir utiliser une langue morte pour qu'elle puisse être suffisamment universelle – mais abstraite puisque morte – couplée à ces projections vers un avenir en mouvement, me semble symptomatique de cette préoccupation temporelle si affirmée chez Diderot. La correspondance entre de tels éléments et le passage d'une époque paraît concomitante : « Cent ans plus tard [*après le règne de Louis XIV*], tout est de nouveau bouleversé. L'autorité du roi ne se soutient plus que par la police. La science a ruiné l'explication chrétienne du monde et de l'homme [...]. Comme au XVI^e siècle, il est clair pour tout le monde que les règles établies sont sans valeur, sans prestige, sans efficacité ».²¹

Le temps royal est figé, il ne s'écoule pas. Même lorsque le temps pourrait être interrompu par la mort du Souverain, l'expression consacrée en cette occasion n'est-elle pas « le Roi est mort ! Vive le Roi ! » ? Par là, un roi en remplace un autre, et la sémantique nous permet d'affirmer que c'est bien le même roi qui en fait se succède à lui-même. Dans une telle optique, qu'importe en effet de faire une différence entre le passé – « le Roi est mort » – et le futur – « vive le Roi » – puisque tous deux deviennent équivalents et interchangeables ?

²⁰ Article ENCYCLOPÉDIE, même page.

²¹ In Jean Thomas, *L'Humanisme de Diderot*, p. 147.

La conception du temps chez Diderot est totalement différente et, tel un renvoi, entraîne vers un ailleurs cette conception de la royauté singulièrement ancrée dans le temps :

[*les mauvais hommes*] ne font pas attention qu'ils n'occupent qu'un point sur ce globe, & qu'ils n'y dureront qu'un moment; que c'est à ce point & à cet instant qu'ils sacrifient le bonheur des siècles à venir & de l'espece entiere. Ils savent mieux que personne que la durée moyenne d'un empire n'est pas de deux mille ans, & que dans moins de temps peut-être, le nom François, ce nom qui durera éternellement dans l'histoire, seroit inutilement cherché sur la surface de la terre.²²

Pour Diderot, tout vient à passer. Même s'il serait faux de dire qu'il réprouvait la royauté et tout le système qu'elle induisait – il appelait de ses vœux une monarchie plus constitutionnelle conforme au modèle britannique – force est de constater que sa conception de la temporalité remet en cause cette infinitude du Roi.

Cela va encore plus loin. Dans le même passage, Diderot réproouve une colère que son ouvrage puisse être considéré comme un ouvrage de l'état, et non du peuple, faisant sans doute allusion à l'interdiction encourue par *l'Encyclopédie* d'être publiée²³. De ce fait, l'article ENCYCLOPEDIE, et par là-même *l'Encyclopédie* dans sa totalité, sont le pendant plus humaniste du *Cabinet du Roi*.²⁴ Tel l'Homme placé au centre de *l'Encyclopédie*, le Roi « is one, but his attributes are infinite ».²⁵ Les lecteurs des deux collections « are meant to admire, on the one hand, the imposing unity of the 'big picture,' and on the other hand, the orderly disposition of millions of distinct lines and points that become inscrutable to the *human eye* ».²⁶ D'autres similarités sont surprenantes puisque, telle la connaissance avec *l'Encyclopédie*, cette collection de représentations des jardins de Versailles à l'époque de

²² In Article ENCYCLOPEDIE, p. 493.

²³ « On diroit, à les entendre, qu'une *Encyclopédie* bien faite, qu'une histoire générale des Arts ne devrait être qu'un grand manuscrit soigneusement renfermé dans la bibliothèque du monarque, & inaccessible à d'autres yeux que les siens; un livre de l'Etat, & non du peuple. »

²⁴ Merci à Claire Goldstein de Miami University (OH) qui m'a donné le texte de sa présentation intitulée 'Collecting Versailles. Scriptural Economies of the *Cabinet du Roi*'.

²⁵ *Ibid.*, p. 3.

Louis XIV « was the primary means by which Louis XIV's gardens were disseminated to the late 17th-Century French and European public ». ²⁷

La différence essentielle réside en cela que seul l'œil royal peut procéder à l'organisation de ces représentations. Seul lui peut échapper au sort qui attend tout autre lecteur du *Cabinet*, à savoir que « the closer one looks at the *Cabinet du Roi* project as a whole, the fewer details one can distinguish ». ²⁸ En effet, lui seul dispose de la connaissance nécessaire pour se retrouver dans le méandre des écrits publiés à son sujet. Lui seul peut occuper cette place, et il serait intéressant de chercher à savoir si ses écrits ne sont pas, en quelque sorte, une réaffirmation de la domination du souverain sur la vie de l'époque. Le Roi renvoie de fait le peuple loin du centre de la narration qui lui est consacré.

L'article ENCYCLOPEDIE cherche à mon sens à accomplir le contraire. Il cherche à attirer le peuple au centre du projet des Lumières. *L'Encyclopédie* lui est consacrée. De fait, il est ironique de constater que les ressources de la bibliothèque du Roi ont été largement utilisées par les encyclopédistes pour la composition d'un ouvrage qui, sans remettre totalement en cause la fonction royale, ne l'épargne pas. ²⁹ Car c'est bel et bien le Roi – souvenons-nous de l'anecdote de Voltaire – qui se trouve renvoyé par *l'Encyclopédie*. Mais ce n'est pas tout : le Roi tient son autorité de Dieu, et Dieu lui-même ne peut, selon Diderot, occuper le centre de son projet encyclopédique.

Le seul [*domaine*] d'où l'arbitraire seroit exclu, c'est comme nous l'avons dit dans notre Prospectus, le système qui existoit de toute éternité dans la volonté de Dieu. Et celui où l'on descendroit de ce premier être éternel, à tous les êtres qui dans le temps émanèrent de son sein, ressembleroit à l'hypothèse astronomique dans laquelle le philosophe se transporte en idée au centre du soleil, pour y calculer les phénomènes des corps célestes qui l'entourent;

²⁶ *Ibid.* : mes italiques.

²⁷ *Ibid.*, p. 1.

²⁸ *Ibid.*

²⁹ In Jacques Proust, « La Place de *l'Encyclopédie* dans la Pensée Européenne », p. 114.

Ordonnance qui a de la simplicité & de la grandeur, mais à laquelle on pourroit reprocher un défaut important dans un ouvrage composé par des philosophes, & adressé à tous les hommes & à tous les temps; le défaut d'être lié trop étroitement à notre Théologie, science sublime, utile sans doute par les connoissances que le Chrétien en reçoit, mais plus utile encore par les sacrifices qu'elle en exige, & les récompenses qu'elle lui promet.³⁰

Cette citation a le mérite essentiel de nous exposer deux fondements essentiels, à savoir la place centrale de l'Homme dans le projet des Lumières ainsi que le reniement de Dieu. En effet, le premier point souligné par cette citation énonce clairement que *l'Encyclopédie* a été conçue pour – et s'adresse à – tous les hommes, indifféremment de leur culture ou de l'époque à laquelle ils se trouveront à la lecture de cet ouvrage. L'avènement de *l'Encyclopédie* et des valeurs qu'elle défend et prétend soutenir est concomitant de l'époque à laquelle elle a été développée : Diderot n'annonce-t-il justement pas dans l'article ENCYCLOPEDIE que seul un siècle philosophe aurait pu produire *l'Encyclopédie* ? Dès son apparition, l'œuvre phare des Lumières représentait « a new attitude to the world which was beginning to be more and more expressed in the second half of the reign of Louis XV and which in the long run was to triumph not only in France itself, but in an even wider sphere ».³¹

L'on pourrait même arguer que la publication étalée sur une vingtaine d'années permettait d'assurer l'affirmation d'idées novatrices auprès du peuple français de l'époque. *L'Encyclopédie* ne représente en effet pas un simple livre que l'on peut écarter. En effet, à moyenne d'un volume par année et demi, les idées des Lumières étaient constamment rafraîchies auprès de ses lecteurs et ainsi les effets libérateurs sur la société pouvaient se

³⁰ In Article ENCYCLOPÉDIE, p. 452.

³¹ In Frank A. Kafker, “Some observations on Five Interpretations of *The Encyclopédie*”, p. 90. Il s'agit là d'un monde plus ouvert à la critique et surtout capable d'émettre une opinion informée sur une multitude de sujets possibles.

faire continuellement sentir.³² L'écriture devient ainsi un outil formidable de promulgation de progrès et de changement.³³

Dans un second temps, cette même citation récuse toute hypothèse selon laquelle l'Homme prendrait la place de Dieu : Diderot assimile cela à une « hypothèse astronomique », puisqu'elle aurait pour conséquence de plier la nature à toutes les volontés de l'Homme. Dans cette hypothèse, l'Homme serait au centre du soleil – et tout tournerait autour de lui. Or Diderot, s'il place l'Homme au centre de *l'Encyclopédie*, se refuse à placer ce même homme au centre de la Nature. Qu'il en fasse partie, il n'y a aucun doute, mais avancer plus serait une gageure : « de cette chaîne qui unit les êtres, depuis les madrépores jusqu'aux hommes, les hommes ne sont qu'un anneau, engagés d'une part dans les espèces inférieures et de l'autre dans les espèces à venir ».³⁴

L'évolution de la métaphysique diderotienne

Diderot n'a cependant pas toujours défendu cette position philosophique plaçant l'Homme au cœur de sa réflexion. Celle-ci a été le produit d'une lente maturation d'idées. Il convient ici je crois d'apporter quelques éléments de précisions sur ce que beaucoup de chercheurs appellent le matérialisme de Diderot. Il me semble essentiel en effet d'aborder l'évolution subie par Diderot au cours des années en ce qui concerne ce problème. La manière dont Diderot considérait la Nature et son fonctionnement ont influé sur sa philosophie, notamment la temporalité et ont, de manière permanente, modifié sa conception de l'Homme.

³² In Joseph L. Waldauer, "Society and the Freedom of the Creative Man in Diderot's Thought", p. 17.

³³ « In it [*l'article ENCYCLOPÉDIE*] Diderot eloquently presents his idea that philosophical endeavor is characterized by the essential inseparability of intellectual and social activity. In so doing, he extends his discussion of writing to propose that what he will call the natural literary writing of the true materialist is a privileged tool for bringing about social and physical change » in Wilda Anderson, *Diderot's Dream*, p. 5.

³⁴ In Jean Thomas, *L'Humanisme de Diderot*, p. 97.

Denis Diderot, il faut s'en souvenir, avait dans sa jeunesse suivie une éducation jésuite qui l'a tellement influencé qu'il a pensé à un moment rejoindre les ordres. A la suite de patientes observations de la Nature, il ne pouvait s'empêcher de constater la perfection que celle-ci plaçait parfois dans le plus insignifiant des animaux. Cependant, même une mouche n'était pas exempte d'imperfections et l'idée selon laquelle toute forme organique provenait d'une source divine devenait de plus en plus difficile à soutenir : « the difficulty of attributing everything in the organic realm directly to divine design made all the more necessary the notion of an active and creative nature, to whose operations a certain degree of "fortuitousness" might without contradiction be assigned ».³⁵

Intervient ensuite ce que Aram Vartanian appelle « la volte-face » de Diderot : dans l'espace de temps entre ses *Pensées Philosophiques* (1746) et ses *Pensées sur l'Interprétation de la Nature* (1754), le Philosophe passe du déisme au matérialisme, mouvement qui selon cet auteur provient de « the effective fusing together of the 'chain of being' with a new vitalistic conception of matter ».³⁶ Les expériences sur le polype de Trembley auront révolutionné les conceptions qui attribuaient à l'âme humaine une qualité essentiellement immatérielle. On découvrit en 1741 que la section de ce végétal en plusieurs parties ne l'empêchait en aucun cas de continuer à exister. Dès lors, l'implication que son âme devait, de fait, être elle aussi matérielle devenait envisageable.³⁷ Voilà qui représente la première étape de l'évolution diderotienne.

Dès lors, les biologistes ont commencé à attribuer à la matière de plus en plus de capacités, notamment celle de pouvoir s'organiser selon les circonstances, sans intervention divine, élément sur lequel Diderot reviendra dans ses *Pensées sur l'Interprétation de la*

³⁵ In Aram Vartanian, "From Deist to Atheist: Diderot's Philosophical Orientation (1746-1749)", p. 56.

³⁶ In Aram Vartanian, "Trembley's Polyp, La Mettrie and the Eighteenth century French Materialism", p. 274.

Nature en 1754.³⁸ Fontenelle poursuivit les réflexions dans ce domaine et arriva à la conclusion que les lois du mouvement et du changement sont inhérentes à la matière et doivent être considérées comme la condition *sine qua non* de toute philosophie de la Nature.³⁹

Tous ces progrès furent incorporés par Diderot dès sa *Lettre sur les Aveugles*, en 1749 :

the few pages devoted to Saunderson's famous apocalyptic discourse, expressed the pith of Diderot's new system of nature. The cosmos was represented as being in a state of continual destruction and reconstruction by the laws of moving matter, and consistently with this, organic patterns were envisaged from a transformistic, developmental standpoint⁴⁰.

Dès lors, Diderot se démarqua de Newton, pour qui les lois régissant le mouvement étaient formelles et totalement sous la coupe d'une entité originelle, que ce soit Dieu ou un / une autre.⁴¹ Il fit par la suite intervenir l'existence des atomes pour donner une explication plus rationnelle de ce mouvement : puisque tout est constitué d'atomes et qu'eux-mêmes sont des particules en mouvement, alors l'explication divine de la création de toute créature sur terre était devenue illogique.⁴²

Le corollaire d'une telle avancée est bien entendu que « there is an endless chain of cause and effect, an endless imparting of an original amount of motion, resulting in translation, change of place »⁴³ Mais tout changement prend nécessairement du temps, seule condition objective de ce phénomène. Pour pallier l'argument de mutation instantanée

³⁷ *Ibid.*, p. 264.

³⁸ *Ibid.*, p. 270-271.

³⁹ In Aram Vartanian, *Diderot and Descartes: a Study of Scientific Naturalism in the Enlightenment*, p. 62.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 87.

⁴¹ In Max Wartofsky, "Diderot and the Development of Materialism Monism", p. 280.

⁴² *Ibid.*, p. 286.

⁴³ *Ibid.*, p. 291.

avancée par les mouvements scolastiques et mécanistes de l'époque qui ne le satisfaisait guère, Diderot attribue à la matière un nouveau mode d'existence, axé sur la temporalité.⁴⁴

L'évolution dans la philosophie matérialiste de Diderot fut lente et parallèle aux progrès scientifiques de son époque. Elle culmina dans le *Rêve de d'Alembert* avec l'exemple de la nuée d'abeilles. Je ne reviendrai pas sur l'explication donnée par le Docteur Bordeu sur la continuité et la contiguïté ; par contre, les conséquences de cette philosophie sur l'Homme me semblent essentielles :

[...] Man, says d'Alembert in the *Rêve*, is a continuity of a different, more complex sort: 'All our organs [...] are separate animals held together by the law of continuity in a general sympathy, unity and identity'.⁴⁵

L'Encyclopédie a donc été conçue à l'image de l'Homme : ses articles sont les équivalents des organes humains et restent en mouvement constant grâce aux renvois, que l'on pourrait associer aux « animalcules » mentionnées par Bordeu dans le *Rêve de d'Alembert*. Il s'agit également de rappeler que les sciences dans *l'Encyclopédie* ont été organisées autour des trois facultés humaines : la mémoire, la raison et l'imagination.

Etudier le centre nerveux de l'ouvrage phare des Lumières – l'article ENCYCLOPEDIE – qui a été construit comme un parallèle vers l'Homme, offre donc une perspective singulière sur la conception de l'Homme défendue au XVIII^e siècle.

⁴⁴ *Ibid.*, p. 313.

⁴⁵ *Ibid.*, p. 315.

Première partie

Beaucoup des préoccupations de Diderot dans l'article ENCYCLOPEDIE reposent sur le temps. Nous venons de voir quelles sont les données de ce problème, non seulement en ce qui concerne l'Ouvrage lui-même mais également sa conception de l'Homme. Cette préoccupation, unique par sa cause et double par les domaines qu'elle touche, est traitée dans l'article ENCYCLOPEDIE où Diderot énonce qu'« une *Encyclopédie* [...] doit être commencée, continuée, & finie dans un certain intervalle de temps ».⁴⁶ L'Homme obéit aux mêmes règles temporelles : « l'individu n'a qu'une certaine énergie dans ses facultés, tant animales qu'intellectuelles; il ne dure qu'un temps; il est forcé à des alternatives de travail & de repos; il a des besoins & des passions à satisfaire, & il est exposé à une infinité de distractions ».⁴⁷

Diderot ne chercherait-il pas, par cette phrase, à apporter des excuses pour certains des retards rencontrés par la publication de *l'Encyclopédie* ? Au-delà de cette considération quelque peu anecdotique, il convient surtout de souligner que cette temporalité problématique à laquelle *l'Encyclopédie* se propose de faire face va établir des bases de

⁴⁶ Article ENCYCLOPÉDIE, p. 422.

⁴⁷ Article ENCYCLOPÉDIE, p. 427.

comparaisons étonnamment adéquates avec la nouvelle temporalité que les Lumières ont attribuée à l'Homme en le détachant du temps royal.

Un présent problématique

L'Homme et *l'Encyclopédie* sont donc tous les deux inscrits et limités dans un cadre temporel fini, interrompu par les renvois et oscillant grâce à un présent qui déborde sur le futur. Leur existence même suppose cette limitation : l'Homme n'est pas immortel, et toute publication doit être conçue, écrite, terminée, approuvée, éditée, publiée et lue. Leur temporalité particulière leur impose d'être circonscrit dans un laps de temps déterminé. Diderot est également aux prises avec la certitude que, plus il passera de temps à la conception de son encyclopédie – ou si l'on préfère, plus il cherchera à peaufiner les mêmes connaissances, en prenant le risque de laisser une évolution apparaître en omettant de la traiter – et plus il court le risque d'aboutir à une totalité des connaissances qui soit dépassée, voire d'une autre époque, puisqu'il aura de fait échoué à mettre son oeuvre à jour : « si l'on employoit à un dictionnaire universel & raisonné les longues années que l'étendue de son objet semble exiger, [...] il arriveroit que ce dictionnaire seroit celui d'un siècle passé ».⁴⁸

Diderot est ici la proie de la double oppression du présent ; la première existe parce que la date de publication ne doit pas être dépassée si l'on souhaite que l'ouvrage sorte dans les temps impartis ; la seconde réside en cela que Diderot cherche essentiellement à ne pas accumuler de retard pour que les connaissances abordées dans son encyclopédie soient « à jour ».

On se souvient que c'est sous une telle pression qu'il a composé l'article ENCYCLOPEDIE. Cependant, on pourrait argumenter que ces dates de publication ont joué en

⁴⁸ Article ENCYCLOPÉDIE, p. 422.

faveur de *l'Encyclopédie*. Puisque les collaborateurs avaient pour objectif avoué de compiler toutes les connaissances de leur époque et puisque Diderot exprimait ses craintes de n'arriver qu'à une encyclopédie datée, alors le fait que les articles aient dû être terminés à une date précise ne pouvait que jouer en leur faveur.⁴⁹ Les exigences du présent semblent, dans une telle optique, être favorables.

Force est de constater, cependant, que le présent n'est pas, même si la pression qu'il exerce est motivante, un modèle que Diderot se propose de glorifier outre mesure. En effet, il recommande à tout artiste de s'écarter des tendances de l'époque – comprenons ici un mouvement ou une philosophie « du jour » dont la pertinence ou le fondement pourrait se révéler passager seulement – au risque de tomber « en vicissitude ».⁵⁰ L'artiste, dans une telle optique, devra donc s'attacher « de préférence aux êtres permanents, aux phénomènes des eaux, de la terre & de l'air, au spectacle de l'Univers, & aux passions de l'homme, qui sont toujours les mêmes; & telle sera la vérité, la force, & l'immutabilité de son coloris, que ses ouvrages feront l'étonnement des siècles, malgré le désordre des matières ».⁵¹

L'on revient par là-même aux problèmes des référents universels qui ont présidé à la composition de *l'Encyclopédie*, comme le recours au latin ou au grec, par exemple.⁵² En effet, pour que cet ouvrage puisse atteindre une valeur universelle, alors il lui faut s'exprimer par l'utilisation de référents passés communs à tous les peuples. Le recours à de telles valeurs inaltérables – puisque déjà mortes, et donc non susceptibles d'évoluer – pour un ouvrage qui, baigné dans le présent de son éditeur, doit cependant prendre garde de ne pas s'en inspirer,

⁴⁹ Comprendons ici « non-actuelle ».

⁵⁰ Article ENCYCLOPÉDIE, p. 432.

⁵¹ Article ENCYCLOPÉDIE, même page.

⁵² « Observons encore ici le besoin continuel que nous avons d'un modèle invariable & constant auquel nos définitions & nos descriptions se rapportent, tel que la nature de l'homme, des animaux, ou des autres êtres subsistants », Article ENCYCLOPÉDIE, p. 499.

montre à mon sens les difficultés que Diderot s'imposait. *L'Encyclopédie* combine le fait d'être complètement ancrée dans le présent sans toutefois s'en servir comme modèle, avec des bases passées éprouvées sans toutefois que le contenu en soit daté, tout en appelant de ses vœux un aboutissement futur. Ces difficultés ne s'arrêtent pas là : le présent de *l'Encyclopédie* correspond au temps de Diderot, faisant rentrer en collision le temps de l'histoire et celui de l'écriture comme définis par Ducrot et Todorov.⁵³ D'autre part, Diderot reconnaît à la période dans laquelle il écrivait la qualité essentielle d'être propice à une telle entreprise : les temps sont propices à son projet. Il précise que

nous avons donc entrepris aujourd'hui pour le bien des Lettres, & par intérêt pour le genre humain, un Ouvrage auquel nos neveux auroient été forcé de se livrer, mais dans des circonstances beaucoup moins favorables; lorsque la surabondance des livres leur en auroit rendu l'exécution très-pénible.⁵⁴

Nous avons déjà vu comment *l'Encyclopédie* rompait avec la tradition royale par son opposition au *Cabinet du Roi*. Elle a plus généralement remis en cause certains préceptes d'une tradition séculaire. Les temps changeaient au moment où *l'Encyclopédie* était publiée et le questionnement public par les philosophes des Lumières des dogmes du XVIIIe siècle visait bel et bien à sortir le peuple – à plus grande échelle l'humanité – d'une période obscure ou cela s'avérait impossible.⁵⁵ Pour les encyclopédistes, le présent, et à travers lui tous les autres temps, se voit attribué des valeurs différentes.

⁵³ In *Dictionnaire Encyclopédique des Sciences du Langage*, p.400 : le temps de l'histoire dispose d'une « temporalité propre à l'univers évoqué » alors que le temps de l'écriture est le « temps lié au processus d'énonciation ». Ces temps sont les mêmes quand *l'Encyclopédie* est publiée.

⁵⁴ *Ibid.*, p.476.

⁵⁵ « The rules and restraints which may have governed creative effort in former times are thrown into questions. The spring tide of reason fortifies the century's creative spirits » in Joseph L. Waldauer, "Society and the Freedom of the Creative Man in Diderot's Thought", p. 20. Il est vrai cependant que le lectorat disposant à la fois de l'instruction et des fonds pour souscrire à *l'Encyclopédie* représentait certainement une minorité notable. Diderot envisageait un lectorat plus étendu.

Une temporalité doublée / troublée

Le présent exerce en effet sur *l'Encyclopédie* une tyrannie – ainsi qu'une fascination – peu commune. D'une part, il érige une contrainte double, en incitant les collaborateurs à terminer leur travail rapidement pour coller à l'actualité et surtout pour ne pas publier un ouvrage daté. D'autre part, il convient de s'écarter de toute pensée du jour, de toute opinion courante ou d'art en vogue, instituant le présent comme une valeur dont il faut intrinsèquement se protéger par le recours à des valeurs-refuge. Mais ce présent, si l'on prend bien soin de s'en prémunir, peut représenter un tremplin idéal vers le futur : la temporalité de *l'Encyclopédie* est à ce point torturée que chaque période temporelle est systématiquement envisagée selon une polarité positive / négative.

En effet, le passé sert à la fois de base référentielle nécessaire pour l'ouvrage, mais représente également une étiquette que Diderot ne veut pas voir attribuer à son oeuvre – une encyclopédie « du siècle passé ». De même, le présent représente, au contraire du passé, des valeurs courantes non éprouvées qu'il faut fuir, tout en même temps qu'il garantit un accomplissement futur. Quant au futur, justement, il est toujours souhaitable puisque lui seul verra la complétude de *l'Encyclopédie*, mais il sera toujours rendu inaccessible.

Diderot tente de simplifier ce problème en énonçant que « la Philosophie ne connoît que les règles fondées dans la nature des êtres, qui est immuable & éternelle. C'est au siècle passé à fournir des exemples; c'est à notre siècle à prescrire les règles ». ⁵⁶

Je ne peux m'empêcher de ressentir un vide lors de la lecture de cette phrase : le passé peut certes nous fournir des exemples et – surtout – des références ; le présent peut certes avoir pour objectif d'énoncer les règles de conduite à suivre, mais qu'en est-il du

⁵⁶ Article ENCYCLOPÉDIE, p. 425.

futur ? Je dirais que, selon l'optique de Diderot, c'est à l'avenir de garantir l'aboutissement du projet encyclopédique, ou tout au moins son évolution. On pourrait terminer ainsi cette citation : « c'est au siècle futur à se montrer fidèle au legs qui lui est fait pour, à son tour, honorer les générations futures de ce don ». La collision des temps dès qu'il s'agit de parler du futur est inévitable.

Un futur potentiel

L'évolution est sans contestation possible à l'intersection de toutes les manières dont on peut – ou doit – aborder *l'Encyclopédie*. Compilation de mots et de définitions, membre fondateur du projet des Lumières, toute encyclopédie a pour composant essentiel la langue, qui elle aussi subit ce passage du temps : « la langue, même populaire, changera de face; qu'elle s'étendra à mesure que nos oreilles s'accoutumeront aux mots, par les applications heureuses qu'on en fera. Car si l'on y réfléchit, la plupart de ces mots techniques, que nous employons aujourd'hui, ont été originellement du néologisme; c'est l'usage & le temps qui leur ont ôté ce vernis équivoque ».⁵⁷

Langue et encyclopédie étant si étroitement liées, la réflexion sur le néologisme de l'une ne peut que se refléter sur la manière dont l'autre est appréciée : le « vernis équivoque » dont a souffert *l'Encyclopédie* à sa sortie – la remise en compte de certains articles ou les faiblesses même de l'ouvrage – a disparu depuis longtemps et ce néologisme qu'elle représentait à l'époque fut rapidement poli – pour filer la métaphore du vernis – par les siècles passés.

Cette orientation vers le futur, si elle est appelée de tous leurs vœux par les encyclopédistes, n'est pas négociable. Cette flèche dont on se sert pour symboliser le temps

⁵⁷ Article ENCYCLOPÉDIE, p. 426.

montre bien, dans nos sociétés occidentales, à sa gauche le passé et à sa droite le futur. Le futur est une donnée : les encyclopédistes ne pouvaient pas ne pas le considérer. Dans un passage sur lequel on a beaucoup commenté, Diderot décrit que son *Encyclopédie* atteindrait son plein potentiel si l'humanité venait à s'arrêter.⁵⁸ Certains y ont vu l'absence d'une vision d'un progrès humain sans limite.⁵⁹ Comment, selon eux, affirmer que *l'Encyclopédie* est destinée à l'Homme si l'on ne perçoit l'utilité de cet ouvrage qu'en rapport avec son extinction ? Cette interprétation me laisse perplexe et ne me paraît guère logique : si l'on prend en compte ce que les collaborateurs au projet des Lumières tentaient de faire, et surtout si l'on prend conscience des défis temporels que *l'Encyclopédie* tente de relever, alors cette citation doit être interprétée différemment. Si *l'Encyclopédie* avait effectivement réussi à compiler toutes les connaissances acquises par l'humanité jusqu'à son époque, alors une annihilation de toute civilisation rendrait un tel ouvrage capital pour la reconstitution de tout ce que les sociétés ont engendré avant le cataclysme.

En offrant une telle perspective, Diderot ne cherche en aucun cas, à mon sens, à suggérer qu'il souhaite la fin de l'humanité pour accorder plus de valeur à son encyclopédie. Il cherche juste à mettre en abîme la valeur de l'ouvrage dont il est responsable dans une situation hypothétique ; Diderot suggère certes qu'une certaine reconnaissance soit montrée aux encyclopédistes pour avoir consigné – prétendument – dans leur oeuvre le savoir de leur époque, mais je ne crois pas qu'il s'agisse là d'une fierté malsaine. Je pense que Diderot

⁵⁸ « Le moment le plus glorieux pour un ouvrage de cette nature, ce seroit celui qui succéderoit immédiatement à quelque grande révolution qui auroit suspendu les progrès des Sciences, interrompu les travaux des Arts, & replongé dans les ténèbres une portion de notre hémisphère. Quelle reconnoissance la génération, qui viendrait après ces temps de trouble, ne porteroit--elle pas aux hommes qui les auroient redoutés de loin, & qui en auroient prévenu le ravage, en mettant à l'abri les connoissances des siècles passés? », Article ENCYCLOPÉDIE, p. 428.

⁵⁹ « For all his devotion to the ideas of the Enlightenment Diderot, like D'Alembert, had no vision of humanity, guided by Reason, marching 'on and on and on, and up and up and up'. One day, he held, some mighty

exprime par cela un double regret : le premier, que le travail des collaborateurs à *l'Encyclopédie* n'ait pas nécessairement reçu les remerciements d'un peuple pour lequel ils ont conçu cet Ouvrage ; le second, que son équipe et lui ait dû effectuer ce travail minutieux et patient parce que la génération précédente de littérateurs ne s'y est pas attachée : certes Diderot reconnaît à son époque d'avoir été propice à l'apparition de *l'Encyclopédie*, mais la tâche aurait sans doute été moins pénible si elle avait été commencée plus tôt. Dans un premier temps, on pourrait penser que les mentalités dans les années de Diderot auraient été plus préparées à un tel ouvrage, qui dès lors aurait été mieux accueilli. Dans un second temps, Diderot n'est pas parti de rien pour composer son encyclopédie : n'oublions pas que ce projet devait être au départ une traduction de la *Cyclopaedia, or an Universal dictionary of arts and sciences* d'Ephraïm Chambers.⁶⁰ Il a certes évolué par la suite, mais certains ont exprimé l'opinion que l'édition de Diderot est restée moins bonne que celle de Chambers. D'un point de vue publication, « il est symptomatique qu'elle [*l'Encyclopédie* de Diderot] ne fut jamais traduite dans une langue étrangère, à la différence de celle de Chambers, qui fut traduite en italien dès 1748-1749 ou du dictionnaire de Moreri, qui fut traduit en anglais, en allemand, en espagnol, en hollandais ».⁶¹

Ce devoir vis-à-vis de leurs contemporains est lui aussi double : il s'agissait pour les collaborateurs de composer un inventaire détaillé des connaissances et d'éviter toute redite, que ce soit avec d'autres ouvrages ou même à l'intérieur de *l'Encyclopédie*. Cette totalité – souvenons-nous que *l'Encyclopédie* est un tout, terminé et signé au moment où nous la lisons – se propulse vers l'avenir : tel le premier ciment coulé pour une nouvelle maison, l'ouvrage

cataclysm might suddenly plunge mankind back into barbarism, and then an encyclopedia like theirs might come into its own » in John Lough, *The 'Encyclopédie'*, p. 72-73.

⁶⁰ L'ouvrage a paru en 1728 à Londres. La traduction fut confiée à Diderot et d'Alembert en 1747.

⁶¹ In Jacques Proust, « La Place de *l'Encyclopédie* dans la Pensée Européenne », p. 121.

des Lumières représente une fondation pour les connaissances à venir, puisque de par son essence elle facilite les nouvelles découvertes.⁶²

Cette orientation vers ce qui n'est pas encore représente l'objectif essentiel pour Diderot. Il annonce que « c'est surtout la postérité qu'il faut avoir en vue. C'est encore une mesure invariable ». ⁶³ On peut dès lors constater que, même dans le futur, Diderot recherche des bases référentielles sur lesquelles il puisse se reposer en toute sécurité. Puisque le temps est en constante évolution, comme la matière est en constant mouvement, alors le futur – et par là-même le progrès et l'évolution – doivent être intégré et géré comme une certitude.

On dit souvent à notre époque que dès que l'on achète un ordinateur, la technologie qu'il contient – qui reste une photographie à un instant donné de la technologie, totalité évoluant sans cesse – est déjà dépassée. Diderot envisageait à sa propre époque le même processus d'évolution dans le domaine artistique. Commencant son argument en évoquant la diversité qui émerge tous les jours, il prévient l'artiste que « dans les nombreux volumes qu'il aura composés, il n'y aura pas une page qu'il ne faille retoucher; & dans la multitude des planches qu'il aura fait graver, presque pas une figure qu'il ne faille redessiner. Ce sont des portraits dont les originaux ne subsistent plus ». ⁶⁴

La référence aux planches et aux volumes ne peut que faire surgir une analogie à *l'Encyclopédie*, elle-même composée de ces mêmes éléments. C'est bel et bien parce que la matière est en constante évolution, c'est bel et bien parce que la conception du temps de

⁶² In Herbert Dieckmann, "The Concept of Knowledge in the *Encyclopédie*", p. 87.

⁶³ Article ENCYCLOPÉDIE, p. 448.

⁶⁴ Article ENCYCLOPÉDIE, p. 423 : idée intéressante que Diderot aborde ici, puisqu'il intime que l'original sur lequel est basée son *Encyclopédie* aurait été supplanté par elle. La Nature est en constante évolution, mais l'Encyclopédie, malgré tous ses efforts, reste une photographie donnée de cette évolution. Elle est dès lors dépassée à sa sortie. D'où la nécessité de suppléments. D'où la vision de Diderot d'avoir construit le projet encyclopédique des Lumières de telle façon qu'il puisse incorporer le fait même de l'évolution.

Diderot rompt avec la circularité du temps royal – instaurant une temporalité plus linéaire qui a le mérite d’initier une réflexion sur le progrès, voire même sur sa propre mort, point sur lequel je reviendrai lorsque j’aborderai les renvois et leurs implications – que *l’Encyclopédie* doit être poursuivie : autrement, la promesse avec laquelle elle a été commencée n’aura pas été tenue. Diderot et ses collaborateurs peuvent certes prétendre avoir fait leur maximum pour être en position de garantir à leurs « neveux » qu’ils ont, *Encyclopédie* en main, la somme des connaissances jusqu’à eux.

D’oncles à neveux

Voilà ce qui représente à mes yeux le problème de temporalité essentiel. Diderot insiste à appeler ses descendants philosophiques ses « neveux » : cela intègre, à mon sens, la continuité qu’il aimerait voir à l’origine de la poursuite de son projet. Fils du frère ou de la sœur, le neveu entretient, de par ce qui constitue son essence, un rapport double avec son référent : le neveu est de votre sang mais il n’est pas de vous. La filiation est décalée. Je ne suis pas loin de penser que Diderot, par ce stratagème et surtout dans l’article ENCYCLOPEDIE, cherche à énoncer deux vérités qui lui tiennent à cœur. Dans un premier temps, il cherche à refuser toute paternité de son projet encyclopédique. Il en est le compilateur, certes, il en a été le moteur, soit : mais il n’est en aucun cas le géniteur. Ce qu’il compile, avec l’aide des autres encyclopédistes, a existé avant lui et existera après lui : il ne peut s’en attribuer la responsabilité, juste – peut-être - le mérite d’avoir été son compilateur. Dans un second temps, la filiation décalée que Diderot envisage conduit à récuser une nouvelle fois la temporalité royale ou le fils hérite du père. Ici, c’est au neveu que revient la responsabilité de continuer l’œuvre commencée. Il est fini le temps où les cathédrales étaient

le produit de trois générations de la même famille d'architectes⁶⁵ : le monde a évolué, et le talent ne se transmet pas forcément par héritage – on pense ici au neveu du *Neveu de Rameau* qui justement essaye d'intégrer cette donnée-là. Il a en effet du talent, mais contrairement à son oncle, il n'est pas génial. Il lui manque cette fibre qui n'est transmise que de pères en fils.

Ce décalage apporte donc une redéfinition, à mon sens, de la notion même de progrès ou d'évolution dans le domaine des connaissances. En effet, le père ne transmettra plus nécessairement à son fils le talent – quel qu'il soit – que lui-même a possédé et l'apprenti n'apprendra plus forcément de son seul maître. *L'Encyclopédie*, en assurant la disponibilité des connaissances pour tous, a redistribué le savoir pour le mettre dans les mains de tous.⁶⁶ Cette conception du passage du savoir de générations d'oncles en générations de neveux est un peu plus développée par Diderot dans l'article ENCYCLOPEDIE :

les pas insensibles par lesquels un art s'avance à la perfection, confondent aussi les dates. L'un recueille le chanvre; un autre le fait baigner; un troisième le tille: c'est d'abord une corde grossière; puis un fil; ensuite une toile: mais il s'écoule un siècle entre chacun de ces progrès.⁶⁷

Je trouve très singulier que Diderot ait choisi l'exemple d'une toile, composée de fils – avec le jeu de mots entre « enfant du père » et « bout de laine » – pour illustrer son propos. On est bien sûr amené à penser à nouveau à la toile de l'araignée dans le *Rêve de D'Alembert* ou, bien entendu, aux renvois de *l'Encyclopédie*. Le passage des connaissances et la suite des inventions ne sont pas assurés par les descendants directs d'une même famille : la suite numérique – « le troisième » – proposée par Diderot crée l'anonymat mais suggère

⁶⁵ Comme cela fut le cas pour la Cathédrale Notre Dame à Paris, si mes souvenirs de la visite guidée sont toujours bons.

⁶⁶ On pourrait émettre une objection à cet argument en précisant que les souscripteurs à *l'Encyclopédie*, étant donné son coût, faisaient partie d'une certaine élite intellectuelle, sociale et financière. L'objectif des encyclopédistes, heureusement, n'était pas aussi vénal, et c'est sur cet esprit que je me base. Mes remerciements à Jacques Coursil, de Cornell University, pour m'avoir éclairé cet aspect transformateur de *l'Encyclopédie*. On passe en effet d'une période où le savoir-faire était l'essentiel, avec une transmission de connaissance assurée par les guildes. Après *l'Encyclopédie*, nous passons à l'ère du savoir et de la transmission par écrit.

aussi la persistance des idées, qui perdurent par delà les siècles. Le résultat est certes atteint, mais il me semble poindre chez Diderot un sentiment d'impatience : ce « mais » qui précède le laps de temps entre chaque progrès dans la concrétisation d'une idée paraît symboliser cette impatience.

L'impatience de Diderot

Comment pourrait-il en être autrement ? Nous venons de le voir, Diderot est capable de concevoir l'aboutissement d'un projet dans l'avenir et, à ses yeux, toute innovation ne portera vraiment ses fruits qu'à une époque concevable mais dont il ne sera jamais témoin. S'il accorde certes à son époque d'avoir été propice à l'éclosion du projet encyclopédique, il n'en manifeste pas moins un complet agacement à son égard. Le paradoxe de cette colère est qu'elle n'est pas forcément due à des faits précis qu'on pourrait singulariser ou condamner : au contraire, Diderot est agacé que son époque ne soit pas encore devenue ce qu'elle promet, toutefois, de devenir. Il affirme en effet que

nous sommes cependant encore bien loin de sentir l'importance de ses ouvrages [le *novum organum*, les *cogitata & visa*, le livre *de augmento scientiarum*]; les esprits ne sont pas assez avancés. Il y a trop peu de personnes en état de s'élever à la hauteur de ses méditations; & peut-être le nombre n'en deviendra-t-il jamais guère plus grand.⁶⁸

Loin d'être seulement agacé, il en arrive même à douter du potentiel de l'Homme, en hésitant à affirmer que le nombre de personnes à même de comprendre la portée philosophique des ouvrages qu'il mentionne, apparemment maigre aux temps de Diderot, puisse augmenter dans le futur qu'il imagine.⁶⁹ Même s'il s'empresse d'affirmer par la suite que « c'est au temps à éclaircir ce doute », on ne peut s'empêcher de ressentir chez Diderot

⁶⁷ Article ENCYCLOPÉDIE, p. 492.

⁶⁸ Article ENCYCLOPÉDIE, p. 495.

une impatience à ce que le progrès puisse être si lent à venir, une irritation à ce que la lente évolution ne lui permette pas de voir – entre autres – comment son *Encyclopédie* sera reçue par les générations futures, ou comment elle sera retouchée, modifiée, voire acceptée plus tard.⁷⁰ Aussi se réfugie-t-il dans des présomptions, des hypothèses pour tenter de pallier cette impatience ; il dit de son Ouvrage, parlant de ses collaborateurs et lui : « nous osons présumer que notre Dictionnaire sera plus lu & plus estimé dans quelques années, qu'il ne l'est encore aujourd'hui. Il ne nous seroit pas difficile de citer d'autres auteurs qui ont eu, & qui auront le même sort ». ⁷¹

La solution : la continuité

C'est par le mécanisme de continuité que Diderot peut se permettre de mettre sa conscience au repos, qu'il peut calmer cette impatience qui le taraude. Parce qu'il peut, sans même trop y réfléchir, citer une liste d'ouvrages qui ont été ignorés à l'époque de leur parution mais dont l'importance à son époque est indéniable, alors Diderot peut affirmer qu'il en sera de même pour *l'Encyclopédie*. Puisque certains livres ont subi une telle évolution, puisque *l'Encyclopédie* a elle aussi subi de virulentes attaques, donc puisque les deux cas sont dès lors comparables, alors il est logique pour Diderot de penser que *l'Encyclopédie*, elle aussi, viendra à parcourir le même chemin de dénigrement pour être louée après.

C'est en effet cette continuité qui permet à tout progrès, à tout projet de voir le jour.

Diderot illustre son point :

on avoit projeté des expériences sur la dureté des bois. Il s'agissoit de les écorcer, & de les laisser mourir sur pié. Les bois ont été écorcés, sont morts sur pié, apparemment ont été coupés; c'est-à-dire que tout s'est fait, excepté les

⁶⁹ Il décrit l'Homme ici comme figé, non évolutif alors que c'est bel et bien sa perfectibilité qui est au cœur de l'article.

⁷⁰ Article ENCYCLOPÉDIE, même page.

⁷¹ Article ENCYCLOPÉDIE, p. 494.

expériences sur la dureté des bois. Et comment étoit-il possible qu'elles se fissent? Il devoit y avoir six ans entre les premiers ordres donnés, & les dernières opérations. Si l'homme sur lequel le souverain s'en est reposé vient à mourir, ou à perdre la faveur, les travaux restent suspendus, & ne se reprennent point, un ministre n'adoptant pas communément les desseins d'un prédécesseur, ce qui lui méritoit toutefois une gloire, sinon plus grande, du moins plus rare que celle de les avoir formés.⁷²

Les éléments de rupture de cette continuité sont ici bien soulignés par Diderot : les travaux sont « suspendus » et ne « reprennent » pas. Nous avons déjà mentionné comment la chaîne des êtres et de la nature sur laquelle *l'Encyclopédie* est fondée est essentielle : elle unit tous les animaux, ainsi que toutes les sciences, en une totalité qui ne cesse jamais d'interagir. L'obstacle principal, comme le conçoit Diderot, réside essentiellement dans le laps de temps nécessaire entre le bourgeonnement d'une idée et son accomplissement. De là apparaît toute la problématique : la personne à qui l'on a confié le projet peut changer d'avis ou mourir et dès lors rien ne garantit son aboutissement ; de même, le souverain ou le responsable politique qui a pris la décision de soutenir le projet peut venir à passer et leur substitut peut décider de ne pas le continuer.

Ce qui n'assure pas la continuité, ce qui la menace, ou encore ce qui l'empêche de reprendre en cas d'interruption, représente sans aucun doute un élément avec lequel Diderot a du mal à découdre à l'intérieur de son projet encyclopédique. Force est de constater que ces interruptions menacent la chaîne des êtres sur laquelle est bâtie *l'Encyclopédie*, mais que *l'Encyclopédie* ne peut fonctionner que par interruption, puisque le mécanisme des renvois est à ce prix.⁷³ Comment parvient-il à faire que son *Encyclopédie*, ou par là-même l'Homme par extension, soit continue et flexible tout à la fois ?

⁷² Article ENCYCLOPÉDIE, p. 422.

⁷³ Le renvoi fait certes le lien entre deux articles, créant la continuité, mais il installe également une interruption, puisque la lecture du premier article est interrompue par la lecture du deuxième.

Deuxième partie

Il suffit de lire l'article ENCYCLOPEDIE pour comprendre que le tout premier lien de cet ouvrage réside dans la personne même de son initiateur et éditeur. Denis Diderot contrôlait les articles en cours de rédaction, renvoyait les collaborateurs dont les productions laissaient désirer et, on l'imagine sans peine, disposait de connaissances éclectiques. Il suffit pour s'en rendre compte d'effectuer une recherche de tous les articles qu'il a contribués à *l'Encyclopédie*. La personnalité de Diderot envahit *l'Encyclopédie* mais,

Son rôle a été plus grand que son oeuvre. Par son infatigable activité, par ses qualités estimables, et presque inestimables, de caractère et de bon cœur, il a tenu une très grande place en son temps ; il a été le lien entre les esprits et les caractères les plus difficiles et quelquefois les moins faits pour s'entendre.⁷⁴

Certes, Emile Faguet poursuit en affirmant qu'il n'aura manqué à Diderot que « peut-être seulement *de la suite dans les idées* pour mener son siècle ». ⁷⁵ Je trouve cette dernière remarque assez paradoxale : comment à la fois soutenir que Diderot fut le chaînon entre tous les esprits qui ont composé *l'Encyclopédie* pour ensuite affirmer qu'il lui manquait de la suite dans les idées ? A mon sens, c'est précisément parce qu'il avait conscience que tout dans l'univers était lié qu'il ne pouvait qu'accepter d'endosser ce rôle de lien entre les

⁷⁴ In Emile Faguet, *Dix-Huitième Siècle : Etudes Littéraires*, p. 336.

encyclopédistes. C'est parce qu'il ressentait au plus profond de lui-même cette interrelation qu'il a entrepris de mener le projet jusqu'à son aboutissement.

Quel est cet aboutissement, cependant ? *L'Encyclopédie* « doit, disait-il [Diderot], 'être commencée, continuée et finie dans un certain intervalle de temps'. C'est une nécessité pratique. Mais idéalement, *l'Encyclopédie* ne devrait jamais se terminer ». ⁷⁶ Nous avons déjà largement commenté les nombreuses oppositions temporelles qui forment le cœur du projet des Lumières. Il convient de préciser de quelle manière un tel projet peut ne jamais se terminer, raisonnablement et en toute logique.

On peut comprendre aisément comment le travail des « neveux » des premiers collaborateurs de *l'Encyclopédie* peut permettre à l'Ouvrage de passer les siècles sans tomber dans l'oubli ou l'abandon. Mais cette explication assume l'idée que l'œuvre de départ est améliorée ou corrigée, par le biais d'errata ou de compléments. Il ne s'agit plus dès lors de la même œuvre, de la même totalité, puisque celle-là aura été altérée. ⁷⁷ S'agit-il donc ici de l'esprit même de *l'Encyclopédie*, de ce qu'elle représente ? Force est de constater que *l'Encyclopédie* joue sur au moins deux plans. Dans un premier temps, elle est la compilation des connaissances de l'époque où elle est apparue, et en tant que telle, se repose sur les suppléments et refontes qui apparaîtront après elle pour atteindre sa complétude. Dans un second temps, *l'Encyclopédie* a été dotée d'une structure flexible, lui permettant justement de recevoir ces compléments. Les modalités de l'autodépassement de *l'Encyclopédie* par elle-même sont comprises dans *l'Encyclopédie*. En ce faisant, le message humaniste des Lumières se propage à travers les siècles, puisque l'Homme reste au cœur du projet encyclopédique, les

⁷⁵ *Ibid.*, mes italiques.

⁷⁶ In Jacques Proust, "La Place de *l'Encyclopédie* dans la Pensée Européenne", p. 121.

⁷⁷ Il est possible de poursuivre l'argument en précisant que cette altérité introduite par les suppléments à *l'Encyclopédie* sera à son tour incorporée pour devenir une nouvelle unité.

différents ajouts ne remettant jamais en question ce positionnement central. Mais pour que cet esprit puisse se propager entre les siècles, alors ne serait-il pas adéquat de penser que cette oeuvre comprendrait en son sein toutes les clefs pour parvenir à cette transcendance ?

C'est là à mon avis que la notion de continuité intervient. En effet, puisqu'elle agit comme un pont entre le passé et le présent, alors elle ne peut que devenir le tremplin vers un futur en mouvement. A un autre niveau, elle garantit que tout lecteur de *l'Encyclopédie* pourra développer un esprit critique – suivant ses connaissances et sa familiarité avec l'actualité, bien sûr – tout en lui offrant en une même collection tous les éléments dont il a besoin pour se composer une opinion éclairée. Cependant, même en cela *l'Encyclopédie* va plus loin : elle « continue » ce qu'un dictionnaire peut accomplir. En effet, dans une encyclopédie,

Ce qui est présupposé n'est plus le mouvement du lecteur vers le savoir, mais sa réceptivité à l'égard d'un propos de libre critique, qui s'adresse à lui sous le camouflage d'un vocable anodin. Ainsi le dictionnaire peut-il offrir simultanément la solide réponse rationnelle, attendue par quiconque veut « s'éclairer », et le trait vif et irrévérencieux qui surprend et charme les esprits enclins à la désobéissance.⁷⁸

Un savoir pré-digéré ?

Le discours de *l'Encyclopédie* ne se veut pas magistral. Même s'il apparaît comme un édifice monumental, l'Ouvrage offre à ses lecteurs un savoir en mouvement constant, en évolution perpétuelle. Pour entrer dans *l'Encyclopédie*, pour avoir accès à ce savoir, il s'agit pour le lecteur d'entrer dans ce mouvement, d'entrer dans la danse des connaissances.

L'œuvre de Diderot compte nombre de titres où un tel savoir en mouvement est exposé. Je pense que c'est ce phénomène qui conduit Diderot à avoir recours à la forme du dialogue : le va-et-vient entre les idées échangées par deux interlocuteurs – le cas de Moi et

⁷⁸ In Jean Starobinski, « Remarques sur *l'Encyclopédie* », p. 287.

Lui dans le *Neveu de Rameau* en est un exemple parfait – représente un tel mouvement dans lequel le lecteur doit se fondre pour élaborer son interprétation. Dans le *Rêve de d’Alembert*, Diderot adjoint au lecteur Mme de l’Espinasse qui joue le rôle de Watson auprès de Bordeu / Holmes afin que tous les points d’obscurité soient éclaircis. Le patient docteur explique à l’infirmière toutes les ramifications des paroles de d’Alembert afin qu’elle – et à travers elle, le lecteur – puisse être à même de comprendre toutes les implications de ce discours.

Je n’utilise pas ici l’expression « suivre un propos » gratuitement. Les écrits – philosophiques ou non – de Diderot sont des routes qu’il a soigneusement jalonnées avant même que le lecteur ne les parcourt. Il a de fait prévu toutes les hésitations dans le choix du parcours ainsi que toutes les remises en comptes du chemin proposé comme étant idéal ou pertinent. Le lecteur de Diderot, s’il a ouvert le livre, a signé un contrat de lecture qui manifeste sa volonté de le suivre dans le méandre de ses pensées.

Il en est de même pour le lecteur de *l’Encyclopédie*. La définition donnée au début de l’article du même nom ne laisse aucun doute :

ENCYCLOPÉDIE, s. f. (*Philosoph.*) Ce mot signifie *enchaînement de connoissances*.

En effet, le but d’une *Encyclopédie* est de rassembler les connoissances éparses sur la surface de la terre; d’en exposer le système général aux hommes avec qui nous vivons, & de le transmettre aux hommes qui viendront après nous.⁷⁹

Celui qui s’appête à pénétrer dans *l’Encyclopédie* doit se préparer à faire face à un ensemble complexe de connaissances. Le lecteur de l’Ouvrage passe avec les encyclopédistes un double contrat. Dans un premier temps, ce dernier a dû souscrire à *l’Encyclopédie* pour pouvoir la lire, et le contrat apparaît de résultat. Je paye pour avoir mon exemplaire, donc je

⁷⁹ Article ENCYCLOPÉDIE, p. 415.

vous mets dans l'obligation de terminer ce que vous avez promis. Dans un second temps, un autre contrat, plus de lecture celui-là, est passé : l'Ouvrage propose au lecteur un système philosophique déjà organisé, dont il devra s'accommoder puisque le premier contrat a été respecté. Le contrat littéral – puisque monétaire – présuppose l'acceptation du contrat moral.

Il convient d'apporter quelques précisions sur cet enchaînement des connaissances. Il va de soi que le thème de la continuité dans l'Ouvrage des Lumières émane principalement de l'unité qui fait sa force. N'oublions pas que l'arbre des connaissances placé au début de *l'Encyclopédie* lie toutes les sciences entre elles. Là encore, Diderot va se servir de la métaphore d'une toile d'araignée pour renforcer encore cette idée : « il n'y a rien d'existant dans la nature ou dans l'entendement, rien de pratiqué ou d'employé dans les ateliers, qui ne tienne par un grand nombre de fils au système général de la connoissance humaine ».⁸⁰ Diderot cherche à expliquer à son lecteur que ses encyclopédistes et lui n'ont pas basé leur projet sur une philosophie à partir de laquelle ils ont tenté d'incorporer les sciences. La démarche est totalement inverse : c'est par une observation de la Nature qu'ils sont arrivés à ce système. La Nature elle-même leur a imposé d'introduire cet enchaînement.

Ce modèle initial se retrouve dans la méthode adoptée pour tout ce qui a trait à *l'Encyclopédie*. Puisque toutes les sciences sont liées entre elles, alors aucune disparité ne doit se sentir dans la manière dont elles sont traitées. Diderot précise :

Le géomètre renvoie d'un théorème ou d'un problème à un autre, & l'encyclopédiste d'un article à un autre. Et c'est ainsi que deux genres d'ouvrages, qui paroissent d'une nature très-différente, parviennent par un même moyen, à former un ensemble très-serré, très-lié, & très-continu. Ce que je dis est d'une telle exactitude, que la méthode selon laquelle les

⁸⁰ Article ENCYCLOPÉDIE, p. 470.

Mathématiques sont traitées dans notre Dictionnaire, est la même qu'on a suivie pour les autres matières.⁸¹

Ce point représente à mon sens une évolution primordiale dans les diffusions des idées. Alors que précédemment les ouvrages produits par des sociétés littéraires aux capacités et intérêts différents se spécialisaient, *l'Encyclopédie* se propose d'exploser cette nomenclature pour unifier en son sein tous ces ouvrages dispersés, sans en faire toutefois un résumé. Il a été annoncé dès son *incipit* que *l'Encyclopédie* se voulait la totalité à jour des connaissances, aussi doit-elle être complète. Dès lors, lorsque Diderot devait répondre à des détracteurs qui lui demandaient quelle spécificité son encyclopédie allait avoir, il lui était facile de préciser que

l'Académie française ne fourniroit à une *Encyclopédie* que ce qui appartient à la langue & à ses usages; l'Académie des inscriptions & belles-lettres, que des connoissances relatives à l'Histoire profane, ancienne & moderne, à la Chronologie, à la Géographie & à la Littérature; la Sorbonne, que de la Théologie, de l'Histoire sacrée, & des Superstitions; l'Académie des sciences, que des Mathématiques, de l'Histoire naturelle, de la Physique, de la Chimie, de la Médecine, de l'Anatomie, &c.⁸²

A mon sens, Diderot cherche surtout à justifier le contenu de son Ouvrage : certes, dans les publications de l'Académie Française, vous pourrez trouver les tous derniers développements en linguistique, mais dans *l'Encyclopédie*, vous pourrez également connecter cette dernière avancée dans le domaine linguistique avec un domaine totalement différent, dont vous auriez seulement entendu parlé dans l'ouvrage publié par l'Académie de Chirurgie, par exemple.

⁸¹ Article ENCYCLOPÉDIE, p. 468.

⁸² Article ENCYCLOPÉDIE, p. 458 : j'ai souligné les différentes sociétés pour qu'elles ressortent mieux. La citation d'origine propose encore plus d'exemples.

Le facteur d'unification

D'ailleurs, je pense toutefois que l'essentiel du projet des Lumières réside dans leur effort perpétuel de lier toutes les sciences. Diderot concevait deux moyens de cultiver les sciences : « l'un d'augmenter la masse des connoissances par des découvertes; & c'est ainsi qu'on mérite le nom d'*inventeur*: l'autre de rapprocher les découvertes & de les ordonner entre elles, afin que plus d'hommes soient éclairés ». ⁸³ Cette dernière partie de phrase représente sans aucun doute la définition que Diderot aurait donnée des encyclopédistes.

Il me semble intéressant toutefois d'analyser les mots utilisés. Que l'encyclopédiste « rapproche » les connaissances ne représente pas un élément nouveau, puisque nous avons réitéré à maintes reprises que cela représentait un des objectifs de *l'Encyclopédie*. Mais sa tâche ne s'arrête pas là : non content de consigner les connaissances dans un même ouvrage, il faut également que l'encyclopédiste prenne le soin de les organiser, verbe-clef s'il en est. *L'Encyclopédie* ne peut être un fatras de connaissances. Au contraire, elle se doit de proposer à ses lecteurs un système cohérent pour qu'ils puissent s'y retrouver, dans le double sens de 'retrouver le chemin des connaissances' et de 'se retrouver soi-même, en tant que lecteur et homme'. Pour reprendre une métaphore dont je me suis déjà servi, il faut que les lecteurs puissent suivre le propos. Dans un premier temps, il leur faut sans cesse continuer sur le chemin qu'on leur propose et sur lequel ils n'ont aucun contrôle et, dans un second temps, comprendre et intégrer les nouvelles informations qui leur sont données. La continuité de l'entreprise encyclopédique est à ce prix. Elle doit amener son lecteur à la connaissance.

Si toutes les sciences sont liées entre elles, alors comment peut-on expliquer l'apparition de nouvelles sciences ? Si toutes les connaissances sont liées, ne forment-elles

⁸³ Article ENCYCLOPÉDIE, p. 419 : les italiques font partie du texte original.

donc pas un tout, fini et bouclé, et qui dès lors ne peut accepter d'éléments supplémentaires au risque de voir sa structure propre imploser ?

Diderot dispose une fois de plus d'une réponse toute prête. En effet, « une science, un art, ne naissent que par l'application de nos réflexions aux réflexions déjà faites, & que par la réunion de nos pensées, de nos observations & de nos expériences, avec les pensées, les observations & les expériences de nos semblables ». ⁸⁴ L'invention est une évolution : ce qui est nouveau n'est que la progression logique de ce qui est ancien. Une science n'apparaît donc que lorsqu'un inventeur, celui qui « augmente la masse des connaissances », s'aperçoit du lien potentiel entre une science ou un élément vers cette invention qu'il s'apprête à concevoir. C'est la continuité – encore elle – des sciences qui permet justement les innovations, innovations qui trouvent donc leur place « naturelle » au sein du système universel des connaissances.

Il est intéressant de noter que l'ordre alphabétique choisi par Diderot et ses collaborateurs permet une incorporation très aisée de tout nouveau concept. En effet, alors qu'il faudrait probablement ajouter un chapitre à une étude spécialisée faite par l'Académie Française – pour reprendre cet exemple – ou réviser une édition précédente, *l'Encyclopédie* n'aura qu'à laisser un peu de place à cette nouvelle entrée pour qu'elle occupe l'espace qui lui revient entre deux autres entrées. Tout en occupant une place indépendante, elle n'en restera pas moins liée aux autres : chaque idée traîne avec elle sa petite cour, et ce sont ces cours, royales par leur indépendance et révolutionnaires par leur relation, qui constituent *l'Encyclopédie*.

⁸⁴ Article ENCYCLOPÉDIE, p. 429.

Cette entreprise encyclopédique est un « ouvrage qui ne s'exécutera que par une société de gens de lettres & d'artistes, épars, occupés chacun de sa partie, & liés seulement par l'intérêt général du genre humain, & par un sentiment de bienveillance réciproque ». ⁸⁵

L'équipe de collaborateurs au projet des Lumières représente une autre chaîne. Que tant de philosophes aient pu partager leurs idées pour les transmettre au plus grand nombre reste un accomplissement majeur. Grand cas a été fait de la citation en latin de la page de titre de *l'Encyclopédie* qui justement énonce cette coopération d'esprits éclairés : « *Tantum series juncturaque pollet, tantum de medio sumptis accedit honoris !* ». Il convient de mentionner que de récentes analyses proposent une critique soutenue de l'utilisation de cette citation :

The work from which the quotation is taken is *Ars Poetica*, II. 242-243. [...] In a literal translation the two lines can be rendered as follows: "So great is the power of the succession [or order] and connection, so much honor can be bestowed on what one takes from the public [or common]." Horace applied the lines strictly to words and the art of style; no figurative meaning is intended. On the title page, however, [...] they now refer to the power of common enterprise and joined efforts. ⁸⁶

Je crois que de savoir si Horace avait – ou non – anticipé une interprétation figurative de ses vers est totalement pertinente, mais j'estime que l'essentiel réside finalement dans le fait que ces mêmes mots « réfèrent maintenant » à autre chose : ces mots et leurs sens ont été « renvoyés » à leur tour, ce qui me semble totalement approprié avec l'esprit de l'entreprise encyclopédique.

Nous avons déjà vu comment *l'Encyclopédie* se débattait dans une temporalité problématique dans l'optique d'être complète – ou complétée – dans un futur anticipé dans le présent, présent que l'on a construit à partir de bases référentielles passées incontestables.

⁸⁵ Article ENCYCLOPÉDIE, p. 420.

⁸⁶ In Herbert Dieckmann, "The Concept of Knowledge in the *Encyclopédie*", p. 81 : les italiques font partie du texte original.

Cette temporalité troublée – au sens de perturbée et de peu claire – va de nouveau être un facteur essentiel. Lorsque Diderot nous renvoie, par-delà les encyclopédistes, au niveau des sociétés dans une mise en abîme spatiale et temporelle, il extrapole à partir de ce groupe de philosophes d'autres groupes de philosophes qui, par leurs écrits et publications, se mettent en contact :

C'est par ces ouvrages que les facultés des hommes ont été rapprochées & combinées entr'elles; elles restoient isolées sans cet intermède: une invention, quelque admirable qu'elle eût été, n'auroit représenté que la force d'un génie solitaire, ou d'une société particulière, & jamais l'énergie de l'espèce.⁸⁷

Diderot présente ici toute la valeur du projet encyclopédique : il devient une invention qui ne s'arrête pas aux seules prétentions d'une société donnée. *L'Encyclopédie* va jusqu'à « représenter » l'espèce humaine. Je reviendrai par la suite sur ce point, mais j'aimerais insister sur le paradoxe exprimé par la citation. *L'Encyclopédie* est un ouvrage ancré dans sa période et sa géographie. De plus, il est rédigé essentiellement en français, mis à part les quelques citations latines ou grecques. Diderot utilise le mot d'« espèce » et ne fait pas ici référence seulement à la population française par son appel à l'Humanité entière.

Comment cette universalité de *l'Encyclopédie* est-elle atteinte ? Il s'agit peut-être de s'attacher aux mots – dans le double sens de « bien les interpréter » mais aussi de physiquement se faire partie intégrante de cette chaîne – puisqu'il apparaît en effet pour Diderot que, tels les mots qui composent toute encyclopédie, les esprits soient liés par-delà leurs limitations.

⁸⁷ Article ENCYCLOPEDIE, p. 429-430.

Les entre-mots

Il s'agit en effet de ne pas oublier que l'Ouvrage reste, formellement et avant tout, un dictionnaire, composé d'une série de mots définis et classés alphabétiquement. La manière dont les encyclopédistes gèrent les entrées dans ce dictionnaire est totalement révélatrice de la conception qui englobe et traverse l'ensemble de l'œuvre.

Il faut un alphabet raisonné, accompagné de l'exposition rigoureuse des mouvements de l'organe & de la modification de l'air dans la production des sons attachés à chaque caractère élémentaire, & à chaque combinaison syllabique de ces caractères; écrire d'abord le mot selon l'alphabet usuel, l'écrire ensuite selon l'alphabet raisonné, chaque syllabe séparée & chargée de sa quantité; ajouter le mot grec ou latin qui rend le mot françois, quand il est radical seulement, avec la citation de l'endroit où ce mot grec ou latin est employé dans l'auteur ancien; & s'il a différents sens, & que parmi ces sens il devienne quelquefois radical, le fixer autant de fois par le radical correspondant dans la langue morte; en un mot le définir quand il n'est pas radical, car cela est toujours possible, & le synonyme grec ou latin devient alors superflu.⁸⁸

La logique qui émane de cette citation, l'application avec laquelle Diderot s'assure que chaque élément est exploré dans toutes ses ramifications, ainsi que le soin démontré à l'enchaînement des idées sont preuves que l'organisation naturelle – la chaîne des êtres – a été reproduite dans l'Ouvrage sensé la consigner.

Entre autres, cette chaîne permet de renforcer la structure de *l'Encyclopédie*, puisque tous les éléments qui la composent se complètent les uns les autres. Pour ne prendre qu'un exemple à cet effet, lorsqu'il s'agit de savoir à quelle langue ancienne – grecque ou latine – les encyclopédistes devaient avoir recours pour leurs citations, Diderot répond : « si l'on me demandoit de la langue grecque ou latine quelle est celle qu'il faudroit préférer, je répondrois ni l'une ni l'autre: mon sentiment seroit de les employer toutes deux; le grec par tout où le latin ne donneroit rien, ou ne donneroit pas un équivalent, ou en donneroit un

⁸⁸ Article ENCYCLOPÉDIE, p. 445-446.

moins rigoureux: je voudrais que le grec ne fût jamais qu'un supplément à la disette du latin ». ⁸⁹

Il convient ici de remarquer que les deux langues ne sont pas interchangeables. Chacune possède ses qualités propres qui peuvent aider à pallier les défauts de l'autre, mais en aucun cas il ne s'agit d'utiliser l'une pour l'autre. Cela rejoint les avancées en biologie de l'époque, qui accordaient aux molécules toute l'importance de l'organisation d'un système animal ou végétal. Celles-ci disposent en effet de la double particularité d'être indépendantes et tout à la fois en liaison les unes avec les autres. Dans *l'Encyclopédie*, cette même idée se retrouve à tous les niveaux : nous venons de le voir avec le grec ou le latin, mais ce petit noyau d'explication peut être retrouvé également au sein d'un article, composé par les mots d'une même famille. Diderot annonce en effet qu'il ne ferait « de *précipitable, précipiter, précipitant, précipitation, précipité, précipice, & de toute autre expression semblable, qu'un article auquel [i/l] renverro[i/t] dans tous les endroits où l'ordre alphabétique [lui] offrirait des expressions liées par une même idée générale & commune ».*⁹⁰ Dans un premier temps, un article donné intègre tous les mots dont la racine peut être apparentée et forme un petit enclos de sens fermé et autonome puisque logique en lui-même. Dans un second temps, Diderot adjoint à cette logique d'ordre sémantique une logique d'idées, puisque ce même article peut également renvoyer à d'autres articles qui lui seraient liés « communément ».

C'est bel et bien parce que *l'Encyclopédie* est organisée de cette manière qu'il est possible de rapporter toute idée à l'ensemble. Tout étant lié, tout s'enchaînant naturellement, alors une idée nouvelle – que ce soit par le biais d'une invention ou d'une découverte – ne peut que trouver sa place dans le grand ordonnancement de *l'Encyclopédie*. Et si jamais le

⁸⁹ Article ENCYCLOPÉDIE, p. 436.

⁹⁰ Article ENCYCLOPÉDIE, p. 449 : les italiques font partie du texte original.

cas se produisait ou l'encyclopédiste ne pouvait intégrer un nouveau développement dans son ouvrage ? Diderot avait déjà prévu la réponse à cette question :

Il y a dans les idées, & par conséquent dans les signes (car l'un est à l'autre comme l'objet est à la glace qui le répète) une liaison si étroite, une telle correspondance; il part de chacun d'eux une lumière qu'ils se réfléchissent si vivement, que quand on possède la Syntaxe, & que l'interprétation fidèle de tous les autres signes est donnée, ou qu'on a l'intelligence de toutes les idées qui composent une période, à l'exception d'une seule, il est impossible qu'on ne parvienne pas à déterminer l'idée exceptée ou le signe inconnu.⁹¹

Diderot estime que l'adéquation entre les idées et leur représentation est parfaite, au contraire de philosophes comme Saussure ou Barthes qui affirmeront plus tard que ledit lien n'est qu'arbitraire – réduisant à néant cette notion de la glace. Diderot se base sur l'enchaînement logique des idées pour nous faire comprendre que si par hasard un terme reste inconnu ou inexplicé dans *l'Encyclopédie*, alors cet enchaînement nous permettrait de déduire la signification de ce terme grâce aux articles qui l'entourent.

Puisque l'hypothèse de départ de Diderot est contestable, il s'agit de trouver, tout en restant dans le système encyclopédique, une autre raison qui fasse qu'un terme qui serait inconnu au lecteur puisse trouver son explication de lui-même. Je pense que c'est pour pallier une telle déficience dans son encyclopédie que Diderot s'est entouré d'une équipe aux talents variés. L'acception d'un terme peut échapper à un encyclopédiste, mais sera éventuellement remarqué par un de ses confrères, voir par l'éditeur en dernier recours. D'autre plus, cette équipe de collaborateurs assure la richesse et la profondeur de chaque article. Ainsi, c'est la multiplicité des regards portés sur le même objet qui permettra à « un mot pris sous une seule acception [*de fournir*] plusieurs articles différents ».⁹²

⁹¹ Article ENCYCLOPÉDIE, p. 438.

⁹² Article ENCYCLOPÉDIE, p. 459.

C'est parce qu'il y a collaboration entre les auteurs que *l'Encyclopédie* sera la plus complète possible. La continuité des auteurs permet de garantir celle de *l'Encyclopédie*, qui a comme présumé celle de la Nature.⁹³ Certes, tous les auteurs de l'époque des Lumières n'ont pas participé à *l'Encyclopédie*, et l'on pourrait arguer que cette dernière est une oeuvre marquée par son temps – produite au XVIIIème siècle – et par sa géographie – la France ou tout au plus l'Europe.⁹⁴ Le lien entre les auteurs apparaît donc limité, mais Diderot avait également prévu ce contre-argument par le recours à une autre pirouette temporelle. Il affirme en effet qu'« il ne seroit pas inutile d'établir des correspondances dans les lieux principaux du monde lettré, & je ne doute point qu'on n'y réussît. On s'instruira des usages, des coutumes, des productions, des travaux, des machines, &c. si on ne néglige personne, & si l'on a pour tous ce degré de considération que l'on doit à l'homme désintéressé qui veut se rendre utile ».⁹⁵

Cette combinaison entre auteurs de différentes périodes et différents lieux est certes imaginée, anticipée par Diderot et cette idée lui permet d'entrevoir le futur de son projet sous un angle nouveau. C'est bien parce que les connaissances sont liées les unes aux autres qu'il est concevable, à l'avenir, d'envisager une équipe réduite de collaborateurs à *l'Encyclopédie*. Diderot et d'Alembert ont voulu s'entourer d'une multitude de spécialistes lorsqu'on leur a confié la traduction de l'ouvrage de Chambers. Plus de 150 encyclopédistes ont rejoint le projet, chacun apportant son article ou son supplément à l'article en cours de rédaction. Lors de la rédaction de l'article Encyclopédie, Diderot réussit à se dégager de l'emprise du

⁹³ Diderot prend à la même page l'exemple d'un article dédié à une substance minérale : « c'est communément le grammairien ou le naturaliste qui s'en empare le premier; il la transmet au physicien; celui-ci au chimiste; le chimiste au pharmacien; le pharmacien au médecin, au cuisinier, au peintre, au teinturier, &c ».

⁹⁴ Argument débattu par Jacques Proust dans « La Place de *l'Encyclopédie* dans la Pensée Européenne ».

⁹⁵ Article ENCYCLOPÉDIE, p. 480.

moment pour comprendre qu'un tel assemblage de littérateurs fut une erreur. Il annonce en effet que l'ordre encyclopédique ne rend pas

impossible qu'un seul homme se chargeât de l'Anatomie, de la Médecine, de la Chirurgie, de la Matière médicale, & d'une portion de la Pharmacie; un autre de la Chimie, de la partie restante de la Pharmacie, & de ce qu'il y a de chimique dans des Arts, tels que la Métallurgie, la Teinture, une partie de l'Orfèvrerie, une partie de la Chaudronnerie, de la Plomberie, de la préparation des couleurs de toute espèce, métalliques ou autres, &c.⁹⁶

Diderot introduit ici une sorte de limitation : il a exprimé l'opinion selon laquelle une encyclopédie ne pouvait être l'œuvre d'un seul homme, mais il n'est pas non plus possible d'envisager un nombre infini de collaborateurs. Certes, dans ces deux cas limites, la continuité peut être entretenue, mais les dangers encourus sont trop grands par rapport au gain potentiel – à savoir l'unité d'écriture pour un encyclopédiste unique, ou des connaissances éclectiques pour la foule d'encyclopédistes. Diderot impose donc à cette idée de continuité ce qui me semble être une limite, non seulement dans le nombre des collaborateurs, mais également dans cette chaîne qui unit les êtres, les articles et les connaissances.

Les règles de la continuité

Il convient dès lors d'énoncer quelques règles de base qui définissent cette continuité et lui permettent d'assurer la pérennité de *l'Encyclopédie*.

Ce qui est uni devient plus fort, ou, comme le dit Diderot, « les causes dont l'action n'est point interrompue, deviennent toujours les plus fortes avec le temps, quelques faibles qu'elles soient en elles-mêmes ».⁹⁷ Un phénomène peut recouvrir une importance capitale si l'onde de chocs et de conséquences qui suit son apparition reste ininterrompue, et ce quelle

⁹⁶ Article ENCYCLOPÉDIE, p. 478 : la citation complète propose un ou deux collaborateurs supplémentaires.

que soit sa valeur initiale. Les illustrations de cette idée sont nombreuses, et l'invention de la roue ou de la machine à vapeur ne sont que deux exemples parmi d'autres : ce n'est que rétrospectivement que l'on se rend compte de l'importance de leur découverte. Toute notre civilisation moderne n'en serait peut-être pas où elle en est maintenant sans ces inventions et surtout sans celles qui les ont suivies.

Je crois qu'il est important de noter que Diderot parle ici de « causes ». Son intérêt réside dans tout ce qui provoque un phénomène, pas ce qui est provoqué. Cette démarche intellectuelle active enjoint toute personne à « partir des phénomènes individuels & particuliers, pour s'élever à des connaissances plus étendues & moins spécifiques; de celles-ci à de plus générales encore, jusqu'à ce qu'on arrivât à la science des axiomes ».⁹⁸ Ceci représente, à mon sens, une démarcation totale de la philosophie de Descartes. En effet, il élimine tout ce qui parasite sa pensée pour trouver la seule chose sur laquelle il puisse se baser pour reconstruire son explication du monde : le *cogito ergo sum* permet à Descartes de rationaliser jusqu'à l'existence de Dieu, mais ce n'est uniquement qu'après avoir fait abstraction de tout le reste. Lors de sa re-construction du monde qui l'entoure, cette pré-connaissance qu'il a « oubliée » est réactivée. Diderot, lui, n'assume rien : sa philosophie part de la plus petite chose – ce brin d'herbe, là, à nos pieds – pour ensuite, très logiquement, arriver aux révolutions de la Terre autour du Soleil. La chaîne qui unit tout, par sa logique, permet de tout expliquer puisque, quel que soit son point de départ, le lecteur de *l'Encyclopédie* peut aboutir, finalement, aux mêmes conclusions.

En multipliant les points d'entrée, cette chaîne exclut cependant toute division fixe ou déterminée. En effet, parmi tous les êtres observables dans l'univers, « il n'y en a aucun qu'on

⁹⁷ Article ENCYCLOPÉDIE, p. 441.

puisse appeler ou le premier ou le dernier; tout s'y enchaîne & s'y succède par des nuances insensibles; & à-travers cette uniforme immensité d'objets, s'il en paroît quelques-uns qui [...] semblent percer la surface & la dominer, ils ne doivent [*pas*] cette prérogative [...] à l'arrangement physique des êtres & à l'intention de la nature ». ⁹⁹ Et c'est précisément parce qu'il n'y a aucun ordre hiérarchique qu'il faut que cette chaîne soit souple. Dans le cas contraire, tout nouvel ajout pourrait interrompre ou briser la continuité, et tout l'édifice encyclopédique des Lumières s'effondrerait.

L'arrivée vers l'Homme, à travers les renvois

L'Encyclopédie pourrait être comparée à un squelette, où chaque os serait un article et où les articulations représenteraient les renvois. Tout littérateur voulant analyser l'Ouvrage se doit de respecter la construction à laquelle il fait face afin d'« en ménager les distributions, en présenter le plan, en faire une analyse qui forme le corps d'un article, dont les renvois indiqueront le reste de l'objet. Il ne s'agit pas de briser les jointures, mais de les relâcher ». ¹⁰⁰ Diderot exprime là une des valeurs proleptiques essentielles à son Ouvrage. Les renvois permettent certes de joindre les articles, aussi représentent-ils des jointures fixes, tels des ponts, que le lecteur emprunte pour naviguer dans *l'Encyclopédie*. Cependant, puisque cette dernière n'est pas complétée, alors Diderot anticipe que d'autres liens vers d'autres articles qui n'ont pas encore été écrits seront établis à l'avenir. L'avènement de *l'Encyclopédie* repose sur des liens flexibles qui puissent accommoder les découvertes à venir.

La continuité que prône *l'Encyclopédie*, miroir de la Nature où tous les phénomènes sont liés, ne peut être atteinte que par les renvois. Si la Nature parvient à unir tous les

⁹⁸ Article ENCYCLOPÉDIE, p. 460.

⁹⁹ Article ENCYCLOPÉDIE, p. 451.

¹⁰⁰ Article ENCYCLOPÉDIE, p. 483.

éléments qui la composent par le biais de cette chaîne des êtres, alors Diderot fait dans l'article ENCYCLOPÉDIE la promesse solennelle qu'

il en sera des choses ainsi que des mots. L'un fait mention d'un phénomène, & renvoie à l'article particulier de ce phénomène; l'autre d'une qualité, & renvoie à l'article de la substance; celui-ci d'un système, celui-là d'un procédé, & chacun fait son renvoi à l'endroit convenable, non sur ce qu'il contient, car il ne lui a point été communiqué, mais sur ce qu'il présume y devoir être contenu, pour éclaircir & compléter l'article qu'il travaille.¹⁰¹

Plusieurs mots méritent ici d'être commentés. Les renvois unissent des articles dont le sujet est lié, mais ce lien, s'il est évident, doit être réalisé par une personne qui « présume » de la logique interne des articles. Certes, Diderot affirme qu'une telle personne dispose de « cet esprit de combinaison, cet instinct que [*il a*] défini dans quelques-unes de [*ses*] pensées sur l'interprétation de la nature ». ¹⁰² Mais le lecteur doit exercer cet esprit de combinaison sur un système pré-établi et ne nécessite presque aucune intuition. Est-ce là l'aptitude la plus honorable que l'Homme maîtrise ? ¹⁰³

D'autre part, les renvois sont vus comme des outils visant à « compléter » les articles entre eux. Cette notion me paraît totalement ambivalente : par le biais des renvois, un article dispose de la redoutable possibilité de suppléer à un autre, à savoir le compléter ou même le remplacer. Ce même renvoi, garant comme nous l'avons vu de la continuité de *l'Encyclopédie* par les liens qu'il tisse, est aussi facteur d'interruption. La lecture d'un article donné est effectivement interrompue lorsque le lecteur doit feuilleter l'Ouvrage vers cet autre article auprès duquel il est renvoyé. Quelle valeur exacte ces renvois recouvrent-ils donc ?

¹⁰¹ Article ENCYCLOPÉDIE, Article ENCYCLOPÉDIE, p. 467.

¹⁰² Article ENCYCLOPÉDIE, p. 464 : les italiques font partie du texte original. Il est également bon de noter que Diderot attribue le qualificatif de « génie » à l'homme responsable des renvois. Auto-flatterie ?

¹⁰³ Il serait intéressant de demander à Diderot pourquoi un lecteur se tournerait vers un article dont il présume déjà le contenu. Où est son intérêt ?

Troisième partie

Les renvois permettent à *l'Encyclopédie* de former un tout dont les parties sont à la fois liées entre elles et indépendantes. Tel l'agglomérat d'abeilles dans le *Rêve de d'Alembert*, l'Ouvrage est construit sur des articles qui sont continus, reliés les uns aux autres par les renvois. « Et ce tout, formé d'abeilles imperceptibles, sera un véritable polype que vous ne détruirez qu'en l'écrasant ».¹⁰⁴ Ce polype dispose d'une particularité essentielle, et c'est que chacun de ses composants n'est pas nécessairement en contact avec d'autres composants, puisque *l'Encyclopédie* ne sera complète que dans un avenir à déterminer. La liaison dynamique instaurée par la structure encyclopédique telle qu'elle a été conçue par Diderot permet à cet ensemble d'être à la fois incomplet tout en ne s'écroulant pas, ainsi que d'être complet tout en acceptant des suppléments futurs.

Pour *l'Encyclopédie*, le problème d'un oubli ou d'une omission devient donc double, puisque cela présente deux menaces distinctes. En effet, dans un premier temps, c'est tout l'édifice des Lumières qui est menacé, puisque l'absence d'un article équivaldrait à affirmer que *l'Encyclopédie* est incomplète au moment de sa sortie, et que cette compilation de

¹⁰⁴ In Denis Diderot, *Rêve de d'Alembert* (Paris: Gallimard, *Oeuvres*, édition de la Pléiade, 1951), p. 891.

connaissances est imparfaite dès son apparition. Dans un second temps, l'omission d'un article remet en compte la continuité que les encyclopédistes ont essayé d'établir à partir de la Nature.

Avec la technologie actuelle et les différentes versions disponibles de *l'Encyclopédie* en ligne, les renvois fonctionnent comme des « hyper-liens » et il est plus facile au lecteur du XXI^e siècle de rencontrer une telle omission. Le lecteur de la fin du XVIII^e siècle devait jongler avec près d'une quinzaine de volumes, et ces erreurs n'apparaissaient pas aussi évidentes. Concédonsons toutefois à Diderot que si elles l'avaient été, alors ces erreurs auraient été corrigées avant la publication. Nous avons vu en effet par ailleurs qu'il était totalement capable d'effectuer les modifications nécessaires à *l'Encyclopédie* au moment même où elle était produite, que ce soit dans les articles et leur composition ou bien dans l'équipe de collaborateurs.

Cette concession étant faite, et si le Lecteur déniché par Jouffroy-Gauja et Haechler est un tant soit peu représentatif des souscripteurs de l'époque, alors il convient de noter que « c'est [...] au nom de l'exigence encyclopédique qu'est sévèrement dénoncée l'absence de certaines entrées : *'l'article lymphe (médecine) n'est pas traité du tout et c'est une omission impardonnable'* et *'jurés (jugement par), l'omission de ce mot dans l'Encyclopédie est un scandale'* ». ¹⁰⁵

Les « espaces » a priori menaçants

Cette exigence encyclopédique repose sur la certitude que l'Ouvrage se doit d'être une compilation complète et à jour des connaissances. Suivant cette acception de *l'Encyclopédie*, toute omission crée de fait un espace dans la chaîne des êtres et remet en

question tout l'esprit même des Lumières. Cet espace, à son tour, crée un désir qui ne peut être assouvi que dans la prolepse, à savoir celui de le remplir.

Quoi qu'il en soit, plus que ladite oeuvre, une omission remet en cause également la chaîne qui unit les littérateurs entre eux. On se souvient que *l'Encyclopédie* avait pour objectif avoué d'atteindre les mêmes exigences d'expertise que différentes sociétés spécifiques, telle que l'Académie Française ou la Faculté de Médecine. Or, « toute société a ses assemblées, ces assemblées laissent entr'elles des intervalles, elles ne durent que quelques heures, une partie de ce temps se perd en discussions, & les objets les plus simples consomment des mois entiers ».¹⁰⁶ L'intervalle de temps qui sépare chacune des réunions d'une telle institution empêche cette dernière de produire quoi que ce soit à jour. Nous avons déjà vu comment le présent exerce sur *l'Encyclopédie* une tyrannie sévère en obligeant les encyclopédistes à coller de près l'actualité des sciences. Chaque réunion peut certes faire avancer le débat, mais la continuité du propos est ici bien menacée par l'espace temporel qui disjoint tout objectif final – sous forme de publication ou de compte-rendu – de toute institution.

Les encyclopédistes ont réussi à partiellement déjouer cet écueil, puisque la réalisation de leur ouvrage fut « continue » : elle s'est certes étendue sur une vingtaine d'années, mais les moments d'interruption furent rares et les intervalles, de fait, limités. L'autre interruption qui réside au cœur de *l'Encyclopédie* est plus classique : l'Ouvrage représente la Nature, et de ce fait la supplante. L'objet représenté supplée à son modèle en ce sens que la représentation prend la place de la réalité. En effet, c'est bien ce que la Nature a

¹⁰⁵ In Françoise Jouffroy-Gauja et Jean Haechler, « Une Lecture de *l'Encyclopédie* : trente-cinq ans d'annotations par un souscripteur anonyme », p. 366 : les italiques font partie du texte original.

¹⁰⁶ Article ENCYCLOPÉDIE, p. 420.

fait et continue de faire tous les jours depuis la nuit des temps, que *l'Encyclopédie* se propose de représenter. Cette différence action / représentation est clairement perçue par Diderot :

Quelle que soit au contraire la variété d'une action, il y a toujours une certaine collection de termes qui la représente; ce qu'on ne peut dire de quelque suite ou groupe de figures que ce soit. Multipliez tant qu'il vous plaira ces figures, il y aura de l'interruption: l'action est continue, & les figures n'en donneront que des instants séparés, laissant à la sagacité du spectateur à en remplir les vides.¹⁰⁷

Diderot énonce que la représentation d'une action ne peut être qu'une série de photographies instantanées qui peuvent certes prétendre donner l'illusion de la continuité, sans toutefois y parvenir totalement. Les interruptions créent donc des vides, qui doivent à leur tour être comblés. Par qui cependant ?

Un film n'est en fait qu'une série de photographies prises les unes à la suite des autres. De fait, le cinéma crée l'illusion de la continuité. C'est le cerveau humain, berné par l'illusion, qui normalise cette continuité. De même pour *l'Encyclopédie*, pour laquelle Diderot fait appel à la « sagacité » des lecteurs, à l'esprit de combinaison dont nous avons parlé par ailleurs. C'est le lecteur qui fait la continuité de *l'Encyclopédie*, mais il doit être muni de quelques armes. La seule compétence du lecteur, qu'il soit doté de capacités de combinaison ou de sagacité, ne peut suffire à combler ces vides. Comme le passé offre au présent une valeur-refuge à partir de laquelle construire son avenir, la grammaire s'offre au lecteur pour l'empêcher de remplir ces vides par quelque élément qui ne serait pas logique. La grammaire est la référence qui permettra en effet de « désigner nos gallicismes, ou les différents cas dans lesquels il arrive à notre langue de s'écarter des lois de la grammaire générale raisonnée; car un idiotisme ou un écart de cette nature, c'est la même chose ».¹⁰⁸

¹⁰⁷ Article ENCYCLOPÉDIE, p. 434.

¹⁰⁸ Article ENCYCLOPÉDIE, p. 446.

L'Encyclopédie compile des mots et leur définition, jonglant avec leurs différentes acceptions. Ces définitions sont des représentations du vrai objet qui existe dans la réalité. Par l'utilisation raisonnée de la grammaire, la régionalité – temporelle et spatiale – des idiomes est supprimée. La grammaire fournit donc au lecteur une règle de conduite qui lui permet, tout en lui fournissant la possibilité de mieux identifier les phrases idiomatiques pour les éviter, pour remplir les vides laissés à sa sagacité sans qu'il marque trop d'hésitation.

Si les encyclopédistes espèrent que les lecteurs de leur ouvrage sauront utiliser leur jugement et l'outil de la grammaire pour mieux compléter *l'Encyclopédie*, ces derniers ont cependant pris également soin de ne pas multiplier les articles pour éviter toute confusion. A la question « Faut-il qu'un dictionnaire contienne autant de fois un mot, qu'il y a de différences dans les vues de l'esprit? », Diderot répond que, dans une telle optique, « l'ouvrage devient infini, & ce sera nécessairement un cahos de répétitions ».¹⁰⁹

Cette corrélation entre encyclopédistes et lecteurs permet de poser les bases nécessaires à toute entreprise encyclopédique. Seulement, même avec tout cela, Diderot reconnaît que

nous ne serions toujours capables d'entendre qu'une certaine portion de ce grand livre; & pour peu que l'impatience & la curiosité qui nous dominent & *interrompent* si communément le cours de nos observations, jettassent de désordre dans nos lectures, nos connoissances deviendroient aussi *isolées* qu'elles le sont; *perdant la chaîne* des inductions, & *cessant d'apercevoir les liaisons* antérieures & subséquentes, nous aurions bientôt les mêmes *vides* & les mêmes *incertitudes*.¹¹⁰

Dès lors, comment résoudre ce problème ?

¹⁰⁹ Article ENCYCLOPÉDIE, p. 449 : l'orthographe du mot « cahos » est à mi-chemin entre le chaos et le cahot de la route. Diderot a-t-il voulu ici compiler les métaphores ?

¹¹⁰ Article ENCYCLOPÉDIE, p. 452 : mes italiques soulignent les phénomènes d'interruption. A signaler le paradoxe temporel dans la formulation de Diderot : « nos connoissances deviendront aussi isolées qu'elles le sont ». Diderot est à la fois capable de se projeter dans le futur pour énoncer ce que *l'Encyclopédie* ne doit pas devenir, tout en réfléchissant sur ce qu'elle ne doit pas être au moment où il la conçoit.

Les renvois : présentation sommaire

Les renvois dans *l'Encyclopédie* permettent la résolution de l'équation que nous venons de poser. L'apparition, ainsi que l'avènement des renvois, est strictement parallèle à ceux de l'Ouvrage :

le modèle topologique se substitue au modèle biologique, et, dès lors, chaque science particulière vient occuper un espace plan, découper une région singulière, dont les frontières marquent le commencement d'une autre science : le Tout encyclopédique est constitué par la juxtaposition de ces territoires limitrophes. Nous voyons ainsi la partie recevoir une autonomie accrue, et le Dictionnaire devenir la collection des sciences régionales rapportées les unes aux autres par le jeu des « renvois ». C'est à ces mots auxiliaires, épars dans l'article, qu'incombera l'héritage de l'ordre encyclopédique.¹¹¹

Nous avons déjà mentionné comment les avancées scientifiques dans le domaine biologique ont permis de découvrir de quelle façon les molécules, toutes distinctes des autres, sont cependant toutes liées les unes avec les autres. Le renvoi est le seul moyen pour qu'un article puisse interagir avec un autre : puisque tous les mots d'une même famille sont regroupés sous le même intitulé, puisque toutes les acceptions d'un même mot figurent également dans le même article, alors chaque article pourrait fonctionner séparément des autres, presque indépendamment. Les renvois permettent de rompre cette « solitude » : ils sont les « auxiliaires » de *l'Encyclopédie* puisque, sans eux, elle ne serait qu'une liste pénible de mots sans lien.

Ils garantissent également « l'héritage » de l'Ouvrage entrepris par les encyclopédistes, qui « multiplient [...] les passerelles entre les articles, de manière à permettre aux savants et aux artistes de comparer leurs pratiques, et de découvrir à l'occasion les analogies qui permettront de féconder une discipline par l'autre, sans toutefois porter

¹¹¹ In Jean Starobinski, « Remarques sur *l'Encyclopédie* », p. 285.

atteinte à leur autonomie ». ¹¹² Les renvois facilitent les échanges interdisciplinaires en mettant toutes les connaissances en relation les unes avec les autres, et ils parviennent à ce miracle en n'empiétant pas sur leur sphère d'influence propre. ¹¹³ L'héritage des Lumières a été déposé dans *l'Encyclopédie* qui, d'après Benoît Melançon, « aurait été [...] l'instrument d'un combat, celui des lumières contre les ténèbres, de la raison pour la vérité. Les manuels d'histoire de la littérature et les anthologies aiment bien, à cet égard, chanter les mérites des renvois encyclopédiques ». ¹¹⁴

Les renvois : une critique possible

Le ton de Benoît Melançon suggère qu'il remet en cause cette valeur des renvois. Un nouveau courant est en effet apparu dans les dix dernières années pour justement mettre en perspective les soi-disant « avantages » des renvois et mettre en doute les pouvoirs que leur attribuait Diderot.

Questionner la pertinence des renvois équivaut à questionner *l'Encyclopédie* elle-même, puisque ce qu'elle cherche à accomplir dépend entièrement de leur présence. Le projet encyclopédique

avait commencé comme une traduction révisée et actualisée de Chambers. Or, Chambers était une encyclopédie du type *Konversationlexikon*, écrite par un seul rédacteur, dans un style sobre et uni, avec des articles courts et bien reliés par le moyen des renvois. *L'Encyclopédie* conçue par Diderot devait être une encyclopédie d'auteurs, avec des articles capitaux très développés, écrits par d'éminents spécialistes, un type d'encyclopédie qui sera illustré plus tard par *l'Encyclopaedia Britannica*. Avec un tel type d'encyclopédie, il est impossible de bien faire les renvois. ¹¹⁵

¹¹² In Jacques Proust, « La Place de *l'Encyclopédie* dans la Pensée Européenne », p. 120.

¹¹³ Ce caractère « propre » d'une discipline est morcelé chez Diderot est n'est anticipé dans sa complétude que par le supplément, ou la prolepse.

¹¹⁴ In Benoît Melançon, « Sommes-nous les premiers lecteurs de *l'Encyclopédie* », p. 2.

¹¹⁵ In Hans-Wolfgang Schneider, « Le Prétendu Système des Renvois dans *l'Encyclopédie* », p. 257 : les italiques font partie du texte original.

La multiplicité des littérateurs participant au projet encyclopédique est vue comme un obstacle à la création d'un système pertinent des renvois. Si une seule personne chapeautait le programme, alors cette personne aurait une conscience très claire de l'œuvre dans son intégralité, et dès lors serait la plus capable d'organiser les renvois. Avec une multitude de compositeurs, l'entreprise paraît plus difficile. Je ne pousserai pas le raisonnement jusqu'à affirmer que *l'Encyclopédie* est dépourvue de liens morts, puisque clairement ce n'est pas le cas, mais je prends bien soin de dire que cette tâche était difficile, et pas « impossible ».

Toutefois, le système des renvois n'est pas le seul à subir des attaques cinglantes. Leur valeur subversive est également remise en compte :

si jamais les censeurs avaient naïvement suivi les affirmations de Diderot sur la méthode des renvois, ils auraient perdu beaucoup de temps sans pour autant trouver grand-chose. Or, du deuxième au septième volume, les censeurs lisaient tous les articles ; ils devaient donc se rendre compte combien les renvois dans *l'Encyclopédie* étaient peu systématiques. Mais cela n'avait plus d'importance : l'opinion du public était déjà faite.¹¹⁶

On s'aperçoit que la réputation des renvois, dont la publicité a été faite par Diderot lui-même dans l'article ENCYCLOPEDIE, a sans aucun doute dépassé les espoirs des encyclopédistes. Les renvois seraient-ils donc un mythe, dans tout l'aspect populaire et sans fondement de ce terme ?¹¹⁷

Il y a au moins trois réponses à cette question. Il faudrait d'abord tenir compte, dans l'évaluation des renvois dans *l'Encyclopédie*, de la réalité matérielle, concrète, de cette série d'ouvrages, ce que l'on fait généralement peu, sinon pas du tout. La publication s'étant échelonnée sur plus de vingt ans, ne devrait-

¹¹⁶ *Ibid.* : les italiques font partie du texte original. A noter, pour contrebalancer l'argument, que d'autres exemples d'emplois subversifs des renvois existent qui n'ont pas été trouvés par les censeurs : « Il n'échappe pas à [Barruel], par exemple, que l'article DIEU, dans l'édition de Genève, après avoir offert une démonstration directe physique et métaphysique de son existence, incite à en douter par un renvoi à l'article DEMONSTRATION, qui met en cause les démonstrations directes. De même, si l'article AME affirme l'immortalité de celle-ci, les articles LOCKE et ANIMAL se chargent de semer le doute et de pousser au matérialisme. Même artifice, constate Barruel, pour l'article LIBERTE, démenti par les articles FORTUIT et FATALITE » in Sylviane Albertan-Coppola, « La Faute à Diderot ? », p. 45.

¹¹⁷ Les mythes étant précisément ce que s'efforçaient de déconstruire les philosophes des Lumières, l'apparition d'un autre mythe par le biais de leur œuvre phare est sans doute contestable.

on pas distinguer entre les lecteurs de 1751 à 1772, dont l'attente peut être trahie par la non-parution d'un tome auquel un tome déjà paru renvoie, et ceux d'après 1772, pour lesquels l'entreprise est close et tous les tomes sont disponibles ? (...) Il faudrait ensuite s'interroger sur le geste de dévoilement, par Diderot, d'une stratégie de contournement de la censure, alors même que le projet n'était pas arrivé à son terme. (...) Il faudrait, enfin, se pencher sur une question fondamentale : n'a-t-on pas postulé trop rapidement l'existence d'un système de renvois ? Pour le dire autrement : il se peut que quelques renvois contestent l'ordre établi, mais cela ne suffit pas pour parler d'un système de renvois.¹¹⁸

Je ne compte pas questionner une argumentation qui me semble totalement éprouvée.

Ceci étant dit, je tiens à préciser, toutefois, que même si dans leur matérialisation les renvois sont défailants en plus d'un point, l'esprit dans lesquels ils ont été conçus ne peut être nié. Je retourne sans doute là à un argument qui oscille entre la méthode employée et le résultat escompté. Mais une évaluation de l'esprit des Lumières déposé dans cette *Encyclopédie* ne peut se faire qu'à ce prix. D'autre part, Diderot reconnaît lui-même les imperfections de son propre ouvrage, notamment le danger d'avoir trop de renvois. En effet, « ces ornements doivent être répandus avec économie & discernement, ou ils nuiront à la simplicité en multipliant les rapports; à la grandeur, en divisant les parties & en obscurcissant l'ensemble; & à l'intérêt, en partageant l'attention ». ¹¹⁹

Je crois qu'il faut au moins reconnaître à Diderot le mérite d'avoir utilisé les renvois tout en s'imposant des règles très strictes. Il avoue lui-même que le résultat n'était pas à la hauteur de ses ambitions. Montrons-lui donc une indulgence similaire, tout en gardant à l'esprit les défauts primaires des renvois.

Les renvois : leurs fonctions

Quelle valeur attribuait Diderot à ces renvois ?

¹¹⁸ In Benoît Melançon, « Sommes-nous les premiers lecteurs de *l'Encyclopédie* ? », p. 3 : les italiques font partie du texte original, mais j'ai souligné les trois parties de son argumentation pour qu'elles ressortent.

Dans les traités scientifiques, c'est l'enchaînement des idées ou des phénomènes qui dirige la marche; à mesure qu'on avance, la matière se développe, soit en se généralisant, soit en se particularisant, selon la méthode qu'on a préférée. Il en sera de même par rapport à la forme générale d'un article particulier d'*Encyclopédie*, avec cette différence que le dictionnaire ou la co-ordination des articles aura des avantages qu'on ne pourra guère se procurer dans un traité scientifique, qu'aux dépens de quelque qualité; & de ces avantages, elle en sera redevable aux *renvois*, partie de l'ordre encyclopédique la plus importante.¹²⁰

La manière dont est typographiée le mot « co-ordination » me semble tout à fait révélatrice : cet arrangement des articles – « ordination » – correspond à un squelette (pour lequel les renvois jouent le rôle des jointures) dont tous les os sont liés – « co- » – les uns avec les autres. Les renvois, à l'échelle de l'Ouvrage, sont le ciment qui empêche l'édifice encyclopédique de s'écrouler en le renforçant. Pour poursuivre la métaphore de la construction immobilière, Diderot précise que les renvois deviennent « dans un article, comme ces pierres d'attente qu'on voit inégalement séparées les unes des autres ».¹²¹ Cet exemple mérite une petite précision. Comparer les renvois à des pierres d'attente revient à affirmer dans un premier temps qu'ils font partie de la construction encyclopédique. Cependant, puisque les constructeurs destinaient les pierres d'attente au soutien de l'échafaudage en bois sur lequel ils allaient pouvoir continuer leur oeuvre, les renvois possèdent cette particularité d'être également en dehors de l'ouvrage : ils la dépassent – optique future – et ils l'attendent – optique passée.

A la fois interne et externe à l'entreprise encyclopédique, les renvois disposent d'un statut sur lequel seule la continuité, dont nous avons parlé par ailleurs, peut régir : « il faut seulement, lorsqu'on fait usage de ces mots & qu'on ne les explique pas, avoir l'attention la plus scrupuleuse de renvoyer aux endroits où il en est question, & ausquels on ne seroit

¹¹⁹ Article ENCYCLOPÉDIE, p. 487.

¹²⁰ Article ENCYCLOPÉDIE, p. 462.

conduit que par l'analogie, espèce de fil qui n'est pas entre les mains de tout le monde ». ¹²²

Les renvois doivent supplanter l'analogie dont chaque lecteur doit pouvoir faire preuve pour, clairement et sans équivoque, faire apparaître la vérité. En effet

les renvois de choses éclaircissent l'objet, indiquent ses liaisons prochaines avec ceux qui le touchent immédiatement, & ses liaisons éloignées avec d'autres qu'on en croiroit isolés; rappellent les notions communes & les principes analogues; fortifient les conséquences; entrelacent la branche au tronc, & donnent au tout cette unité si favorable à l'établissement de la vérité & à la persuasion. ¹²³

Le fait que les renvois doivent « persuader » reprend cette notion que *l'Encyclopédie* est un ouvrage de combat, visant à convaincre ses lecteurs des principes de la philosophie des Lumières. D'autre part – et nous avons également déjà développé ce point – cette idée sous-tend que Diderot et les encyclopédistes expriment dans leur Ouvrage une argumentation à laquelle le lecteur doit confronter ses propres connaissances. Dans une telle optique, les renvois apparaissent donc comme les jalons, les articulations d'un raisonnement.

C'est là que réside l'un des premiers paradoxes à l'œuvre dans les renvois. Leur utilité ne peut être niée : ces « auxiliaires » de *l'Encyclopédie* possèdent une sorte de vie propre, voués qu'ils sont à aider le lecteur de l'Ouvrage. Pour Diderot en effet, « l'ordre encyclopédique général sera comme une mappemonde où l'on ne rencontrera que les grandes régions; (...) & les renvois serviront d'itinéraires dans ces (...) mondes ». ¹²⁴ Les renvois ne créent pas seulement le chemin, mais cherchent également à s'assurer que le lecteur qui les emprunte ne puisse pas se perdre ou s'égarer. Il ne s'agit pas, en effet, que « l'homme de lettres, le savant & l'artiste marchent dans les ténèbres; s'ils font quelques progrès, ils en sont

¹²¹ Article ENCYCLOPÉDIE, p. 471.

¹²² Article ENCYCLOPÉDIE, p. 463.

¹²³ Article ENCYCLOPÉDIE, p. 462. L'idée d'entrelacer « la branche au tronc » est poursuivie par la suite : « un des effets les plus immédiats, & des avantages les plus importants de la multiplicité des renvois, ce sera *premièrement*, de perfectionner la nomenclature », Ibid., p. 467 (les italiques font partie du texte original).

redevables au hasard; ils arrivent comme un voyageur égaré qui suit la bonne voie sans le savoir». ¹²⁵ Ce chemin que *l'Encyclopédie* propose mène à la connaissance, chemin probablement semé d'embûches et de complications. Les renvois permettent d'éviter ces problèmes, tout en assimilant que « plus une route doit être longue, plus il seroit à souhaiter qu'elle fût agréable ». ¹²⁶

Tout en voulant faciliter l'accès à la connaissance, force est de constater que les renvois semblent extrêmement directifs. Ils jalonnent *l'Encyclopédie*, et tout cheminement dans l'Ouvrage est sous leur tutelle complète. Le cas où une personne chercherait à s'aventurer hors des sentiers battus par les renvois est bien sûr prévu par Diderot, mais cet aventurier se voit affublé le qualificatif de « perdu ». Clairement, il n'a pas suivi le « bon » chemin, celui promulgué par Diderot et les encyclopédistes et le seul à sa disposition.

Liberté ou contrainte ?

Est-ce à dire que *l'Encyclopédie* renonce à accorder à l'Homme son indépendance ou toute liberté de penser ? Serait-on passé de l'emprise du Roi sur ses sujets à celle de *l'Encyclopédie* sur ses lecteurs ? Nous avons en effet déjà remarqué que le lecteur ne pouvait pas aborder *l'Encyclopédie* comme un roman. Il y a une idéologie à l'œuvre dans son encyclopédie, et le lecteur a l'obligation morale de s'y conformer pour cheminer dans l'Ouvrage.

Je crois qu'il convient de montrer un peu de mesure dans les propos : certes l'entreprise encyclopédique, par son choix des renvois, se montre dirigiste, mais l'implantation desdits renvois découle d'une série d'autres choix. En effet, le fait de classer

¹²⁴ Article ENCYCLOPÉDIE, p. 457.

¹²⁵ Article ENCYCLOPÉDIE, p. 461.

¹²⁶ Article ENCYCLOPÉDIE, p. 498.

les connaissances en un ordre alphabétique ne pouvait que conduire aux phénomènes des renvois. D'autre part, les renvois ont apporté à *l'Encyclopédie* des valeurs philosophiques supplémentaires.

Dans un premier temps, ils ont accordé à l'Ouvrage des Lumières une portée révolutionnaire, apte à changer le monde où elle est publiée. En effet, les renvois renforcent « l'art de déduire tacitement les conséquences les plus fortes. Si ces renvois de confirmation & de réfutation sont prévus de loin, & préparés avec adresse, ils donneront à une *Encyclopédie* le caractère que doit avoir un bon dictionnaire; ce caractère est de changer la façon commune de penser ». ¹²⁷

Dans un second temps, les renvois ont permis aux encyclopédistes d'introduire au sein de leur ouvrage certaines idées subversives. J'estime que le simple fait d'énoncer que toutes les sciences sont liées entre elles correspondait, à l'époque, à une avancée intellectuelle profonde. En effet, « à tout moment la Grammaire renverra à la Dialectique, la Dialectique à la Métaphysique, la Métaphysique à la Théologie, la Théologie à la Jurisprudence, la Jurisprudence à l'Histoire, l'Histoire à la Géographie & à la Chronologie, la Chronologie à l'Astronomie, l'Astronomie à la Géométrie, la Géométrie à l'Algèbre, l'Algèbre à l'Arithmétique, &c. ». ¹²⁸ Plus encore, ces liens entre les articles, nous l'avons déjà vu, permettent d'établir des connexions à l'apparence innocente mais totalement significative. L'exemple le plus connu est « celui qui se trouve dans un [*des*] articles, où à la suite d'un éloge pompeux on lit, voyez Capuchon. Le mot burlesque *capuchon*, & ce qu'on trouve à

¹²⁷ Article ENCYCLOPÉDIE, p. 463 : les italiques font partie du texte original.

¹²⁸ Article ENCYCLOPÉDIE, p. 467 : lier la théologie à l'histoire, et donc à l'évolution, me paraît une avancée totalement nouvelle pour l'époque.

l'article *capuchon*, pourroit faire soupçonner que l'éloge pompeux n'est qu'une ironie ». ¹²⁹ Le fait d'offrir à la censure – et à ses lecteurs – cet exemple correspondait probablement de la part de Diderot à une stratégie particulière que Benoît Melançon trouve inefficace, puisque Diderot l'offre à la révision des censeurs et leur ouvre les yeux sur une utilisation des renvois qu'ils n'avaient peut-être même pas soupçonné.

Les renvois : interruption ou poursuite ?

La portée subversive des renvois, si elle est sujette à examination, ne doit cependant pas voiler leur autre portée, plus spatiale et temporelle. Nous avons vu comment les renvois, par le lien qu'ils établissent entre tous les articles dans *l'Encyclopédie*, sont les agents de cette continuité observable dans la Nature, continuité qui répond aux crises temporelles auxquelles *l'Encyclopédie* doit répondre.

L'autre paradoxe des renvois est que, tout en enchaînant les articles les uns aux autres, ils sont également des agents d'interruption. Je vais prendre pour illustrer mon point l'exemple d'une personne naviguant sur internet. Imaginons que cette personne lit un article dont l'un des mots est un hyper-lien. En cliquant sur ce lien, une autre fenêtre de navigation va apparaître, dont le contenu, on le présuppose, amène des précisions sur l'article qu'elle lisait précédemment. Ce que cette anecdote cherche à illustrer est une réalisation double : le lien – le renvoi – a apporté au lecteur l'information dont il a éprouvé avoir besoin pour comprendre l'article, et sa lecture s'en est trouvée dès lors approfondie. Toutefois sa lecture

¹²⁹ Article ENCYCLOPÉDIE, p. 465 : la présentation fait partie du texte original. Diderot fait référence à l'article CORDELIERS, en histoire ecclésiastique, qui renvoie à l'article CAPUCHON où l'on peut lire : « Mais un Cordelier qui auroit du bon sens ne pourroit-il pas dire aux autres avec raison: 'Si nous attendions que la saine philosophie, dont les lumières se répandent partout, eût pénétré un peu plus avant dans nos cloîtres, peut-être trouverions-nous alors les rêveries de notre docteur aussi ridicules que l'entêtement de nos prédécesseurs sur la mesure de notre *capuchon*' ». ».

s'en est trouvée simultanément interrompue. L'interruption dans le savoir crée le besoin du supplément, qui représente un constat d'absence de l'original.

Dès lors, les renvois introduisent au sein de *l'Encyclopédie* un autre détournement temporel qui n'est ni axé sur le présent ou sur le futur, mais plutôt sur une anticipation du futur par, et dans le présent. En effet, « just as the *Encyclopedia* is a permanent anticipation of its epistemological model, the text is itself an anticipation of the object - knowledge - that it is supposed to represent ».¹³⁰ Ce phénomène d'anticipation est défini comme « prolepse temporelle » par Gérard Genette.¹³¹ Très courantes dans les récits à la première personne, les prolepses « servent à conduire jusqu'à son terme logique telle ou telle ligne de l'action, même si ce terme est postérieur au jour où le héros décide de quitter le monde et de se retirer dans son oeuvre ».¹³² On peut aisément concevoir un « héros » qui décide, arrivé à un âge mûr, d'écrire sa propre biographie. A l'instar de Proust dans la *Recherche du Temps Perdu*, un tel auteur sait pertinemment ce qui va se passer, et cela lui permet d'introduire dans son récit ces petits anachronismes narratifs. On pense également à Charles Dickens lorsqu'il intitula le premier chapitre de *David Copperfield*, « I am born ».

Les renvois transportent le lecteur d'article en article, repoussant son accès à la connaissance dans un avenir perpétuellement en mouvement. Nous venons de voir que l'on peut dériver, à partir de ce constat, que la connaissance déposée dans *l'Encyclopédie* est elle aussi « renvoyée ». Le lecteur poursuit de ses avances un contenu qui ne peut que lui échapper. L'Ouvrage a été conçu de cette manière par la génération des encyclopédistes,

¹³⁰ In James Creech, ““Chasing After Advances”: Diderot's Article "Encyclopedia"”, p. 188.

¹³¹ In Gérard Genette, *Figures III*, p. 105.

¹³² *Ibid.*, p. 106.

cruellement consciente que « [it] does not yet possess the means to derive such a [stable *epistemological*] model. Because it is "failing," it remains a desideratum and a projection »¹³³

La prolepse représente, « comme toute anticipation, une marque d'impatience ».¹³⁴

Nous avons déjà mentionné celle de Diderot qui souhaiterait pouvoir survivre à son temps pour constater, entre autres, l'accueil que les générations réserveront à son encyclopédie. Puisque cela lui était impossible, tout l'effort proleptique de Diderot s'est reporté dans l'article ENCYCLOPEDIE de son *Encyclopédie*, et toute son anticipation concerne l'avenir de son Ouvrage. Parlant de ses collaborateurs et lui, il affirme que

nous nous sommes sentis ranimés par cette idée si consolante & si douce, qu'on s'entretiendrait aussi de nous, lorsque nous ne serions plus; par ce murmure si voluptueux, qui nous faisoit entendre dans la bouche de quelques-uns--uns de nos contemporains, ce que diroient de nous des hommes à l'instruction & au bonheur desquels nous nous immolions, que nous estimions & que nous aimions, quoiqu'ils ne fussent pas encore.¹³⁵

L'idée que Diderot puisse être « consolé » que l'on parle de lui et de son oeuvre quand il ne « serait plus » fait, à mon avis, poindre une peur de sa propre mortalité. Certes, la postérité de l'entreprise encyclopédique reste au centre de ses préoccupations, mais au-delà se pose bien la question de la mort de Diderot. Il convient de ne pas oublier que la publication de *l'Encyclopédie* – volumes d'articles et de planches – l'a occupé jusqu'en 1772 après avoir fait partie de sa vie pendant plus de vingt ans. La mort de Diderot interviendra environ douze ans après l'apparition complète de l'Ouvrage, et, même si la rédaction de l'article ENCYCLOPEDIE n'est pas intervenue aussi tard, les préoccupations de son auteur avec sa mortalité peuvent fournir un éclairage pertinent.

¹³³ In James Creech, "Chasing After Advances": Diderot's Article "Encyclopedia", p. 186.

¹³⁴ In Gérard Genette, *Figures III*, p. 110.

¹³⁵ Article ENCYCLOPEDIE, p. 473.

Grâce aux renvois, *l'Encyclopédie* tend vers l'avenir. Sa perfection, au double sens de sa complétude ou de son amélioration, ne peut donc être atteinte que par les « neveux ». Ils sont un – si ce n'est le seul – choix logique : ils représentent l'anticipation des encyclopédistes, les neveux sont le produit de la prolepse des collaborateurs au projet. Ils en sont la continuation et si « [les] neveux s'occupent de *l'Encyclopédie* sans interruption, ils pourront conduire l'ordonnance de ses matériaux à quelque degré de perfection ». ¹³⁶ Dans le *Prospectus* qui a servi à vanter le projet encyclopédique aux souscripteurs éventuels, Diderot reconnaissait de même que « la perfection dernière d'une encyclopédie est l'ouvrage des siècles ». ¹³⁷

Diderot ré-introduit la notion de continuité ou de non-interruption par le biais du terme « neveu », symbole même de l'absence de ces deux notions. Ce paradoxe culmine dans la réalisation que ces descendants ne pourront parvenir qu'« à quelque degré de perfection ». S'agit-il de comprendre que Diderot ne fait pas confiance dans les générations futures pour effectivement compléter son Ouvrage ? Il s'agit là de bien faire attention : *l'Encyclopédie* n'atteindra sa complétude que dans l'avenir et certainement l'Ouvrage est en mouvement constant vers sa complétude. Aussi ressort-il de la citation précédente que *l'Encyclopédie* ne pourra jamais être achevée, et pas que l'impatience et la peur de Diderot pourraient lui faire se méfier des générations à venir.

Les prolepses : foi en l'Homme futur

Le recours aux prolepses peut en effet dissimuler plusieurs craintes. L'appel aux générations futures permet à Diderot de court-circuiter les mauvaises critiques que l'Ouvrage

¹³⁶ Article ENCYCLOPÉDIE, p. 455.

¹³⁷ In Françoise Jouffroy-Gauja et Jean Haechler, « Une Lecture de *l'Encyclopédie* : trente-cinq ans d'annotations par un souscripteur anonyme », p. 375-376.

a reçues, puisqu'il ne reconnaît qu'à la postérité la possibilité de juger les prétentions qui y sont consignées.¹³⁸ Diderot avait toutefois l'assurance que son encyclopédie, en l'état, représentait un point culminant « d'exactitude & [...] d'élégance [...]. Sous cet aspect, qui a frappé & qui frappera dans tous les temps les gens de goût & les bibliomanes, les éditions subséquentes égaleront difficilement la première ».¹³⁹

Cependant, la figure de la prolepse est une arme à double tranchant. Diderot, s'il était capable de s'imaginer un futur dans lequel il investissait tous ses espoirs, ne pouvait que concevoir – revers de la médaille – que le futur pourrait apporter aux preuves soutenues dans son *Encyclopédie* les contradictions les plus formelles. La perfection – à laquelle on ne peut rien ajouter – de l'Ouvrage au moment de sa parution sera remise en cause par la perfection – au sens du processus – apportée par les générations futures. La prolepse assure donc tout à la fois l'aboutissement de *l'Encyclopédie* – celle des générations futures – et sa chute, pour l'exemplaire publié à l'époque de Diderot.

Comme il l'explique lui-même,

il ne faut pas imaginer que le concours de tant d'heureuses circonstances ne laissât aucune imperfection dans *l'Encyclopédie* [...]. On les réparera d'abord par des suppléments, à mesure qu'ils se découvriront: mais il viendra nécessairement un temps où le public demandera lui-même une refonte générale.¹⁴⁰

Force est de reconnaître que Diderot prévoit que le contenu de son *Encyclopédie* pourra être complété ou remplacé, au gré du développement des connaissances dans cet avenir qu'il ne peut qu'anticiper.

La même interprétation peut être donnée des renvois. Ils articulent des articles qui tout à la fois se complètent et se supplantent. Toute personne lisant avidement un article voit

¹³⁸ Article ENCYCLOPÉDIE, p. 474.

¹³⁹ Article ENCYCLOPÉDIE, p. 472.

sa quête d'information déplacée par les renvois vers un autre article, ce qui a pour conséquence temporelle de repousser la fin de la lecture de l'article précédent.

Cette propension de *l'Encyclopédie* à se projeter, à travers les renvois, vers un avenir qui peut ou la compléter ou l'amender ne peut pas être sans conséquence pour celui qui est placé en son centre, l'Homme. Qui est cet Homme que l'esprit des Lumières cherche à promouvoir, en le plaçant au centre d'une encyclopédie qui ne cesse de se projeter vers l'avenir ? Quels sont ses devoirs et ses responsabilités ?

¹⁴⁰ Article ENCYCLOPÉDIE, p. 502.

Quatrième partie

Dans la mythologie grecque, Prométhée et son frère Epiméthée avaient reçu la charge de munir toutes les espèces vivantes de quoi se défendre.¹⁴¹ Epiméthée prit sur lui de faire la répartition, et demanda à son frère de faire l'inspection une fois la tâche terminée. L'histoire veut que, proche de l'échéance fixée par Zeus, l'Homme était encore tout nu et donc totalement désarmé, et les dotations disponibles à la distribution en manque cruel. Géant, particulièrement craint de Zeus, puisque héritier et descendant du Titan Japet et de Clyméné, Prométhée prit donc sur lui de dérober à Héphaïstos et à Athéna le feu, condition *sine qua non* d'acquisition du génie ou de son utilisation. Prométhée a ainsi permis à l'Homme d'acquérir le moyen de développer ses connaissances.

Il est intéressant que dans le langage courant, on qualifie de « prométhéen » celui qui possède le goût de l'action ou de la foi en l'homme. N'oublions pas que Prométhée est également crédité, dans la mythologie grecque, de la création du premier homme, qu'il constitua à partir d'un bloc d'argile et d'un peu d'eau. Dès lors, le mythe de Prométhée

¹⁴¹ L'histoire est racontée par Platon. La traduction française de ce mythe peut être lue en deux parties sur le site <<http://cde.4.free.fr/fra/respedago/philosophie/2780.htm>>.

semble correspondre totalement aux valeurs qu'essaie de transmettre l'article ENCYCLOPEDIE, rédigé par Denis Diderot. En effet, force est de constater que

in the article "Encyclopédie" creative men of every medium - philosophy, letters, the fine arts, music - represent resistance to the constrictions of society and tradition. The man of letters, who transmits to the Encyclopedia his acquaintance with the productions of other artists and artisans, is also envisioned as the work's prime mover; the article "Encyclopédie" gives an account of his Promethean energy.¹⁴²

Cette énergie prométhéenne est à mon sens double. Dans un premier temps, cette compilation des connaissances que *l'Encyclopédie* cherche à représenter ce feu que Prométhée apporta à son homme d'argile. Dans le mythe, le feu représente le moyen d'acquérir le « génie », qu'il faut interpréter ici par la connaissance. D'autre part, le feu symbolise une résistance aux Dieux qui, dans la mythologie grecque, étaient responsables de la nuit. Le feu, par la lumière qu'il prodigue, symbolise une résistance aux dogmes de l'époque, définition qui s'applique également à *l'Encyclopédie*. Dans un second temps, je ne peux m'empêcher de penser qu'une fois que le flambeau a été transmis à l'Homme, Prométhée et Diderot lui ont laissé la pleine responsabilité de son avenir.

En effet, Prométhée permit à l'Homme de ne plus dépendre des Dieux – et de la lumière qu'ils prodiguaient – pour élargir ses connaissances. Diderot, quant à lui, grâce à son *Encyclopédie*, accorda à l'Homme une rupture encore plus complète, vis-à-vis de tout Dieu ou de tout Roi en lui mettant le monde à sa disposition. Ce recentrement sur l'Homme, cet humanisme, est la pierre fondatrice de *l'Encyclopédie*.

La contradiction de Diderot

Que Diderot défende la position de l'Homme dans la Nature n'est cependant pas une évidence. En effet, nous avons vu par ailleurs comment la philosophie diderotienne plaçait

beaucoup d'emphase sur les molécules, ou plus généralement sur la matière auxquelles les avancées scientifiques de l'époque accordaient le mouvement, tout en niant l'indivisibilité de l'âme. En incorporant l'Homme dans une chaîne des êtres où tous les éléments sont logiquement liés, Diderot ouvrait son flanc à une attaque philosophique légitime. En effet, « as Diderot saw it there was no such power other than the universal impetus of nature - no place in his system for the properly humanistic idea of an originating force peculiar and specific to human purpose ». ¹⁴³ Puisque l'Homme n'occupe pas une place à part dans cette chaîne des êtres, alors clairement il ne pourrait émaner de lui que ce qui doit être en accord avec ladite chaîne. Dès lors, l'Homme serait dans l'impossibilité de n'émettre aucun jugement, même sur la beauté, puisque celle-ci

was a consciousness of relations existing in and for the order of evolutionary continuity, not an evaluation of them as having a greater or lesser significance for our own purpose. Which is a denial both of art and of humanism, since it reduces judgement (in aesthetics as in ethics) to an awareness of correspondence with the 'rhythm' of the world about us; in Diderot's system one is conscious of 'relations' simply as subservient to biological function, and judgement for him, in so far as it existed at all, was no more than the compliant response of humanity to the impact of 'cosmic' forces. ¹⁴⁴

Diderot lui-même abonde dans cette interprétation lorsqu'il écrit dans son article ENCYCLOPEDIE qu'« il n'y [...] a aucun [*être*] qu'on puisse appeler ou le premier ou le dernier; [...] s'il en paroît quelques-uns qui [...] semblent percer la surface & la dominer, ils ne doivent cette prérogative qu'à des systèmes particuliers, qu'à des conventions vagues, qu'à certains évènements étrangers, & non à l'arrangement physique des êtres & à l'intention de la nature ». ¹⁴⁵

¹⁴² In Joseph L. Waldauer, "Society and the Freedom of the Creative Man in Diderot's Thought", p. 17.

¹⁴³ In Norman Suckling, "The Unfulfilled Renaissance: an essay on the fortunes of enlightened humanism in the 18th century", p. 107. Cela nous propulse vers la philosophie kantienne, qui énonce que la liberté pure ne peut pas exister.

¹⁴⁴ *Ibid.*, p. 104-105.

¹⁴⁵ Article ENCYCLOPEDIE, p. 451.

L'Encyclopédie, oeuvre-phare des Lumières, n'assimilerait-elle donc l'Homme qu'à une entité biologique ne fonctionnant que par sa réaction à des stimuli naturels ? La condition humaine n'aurait-elle rien de différent avec la condition du poulet, de l'amibe ou du ver de terre ? Selon La Mettrie, « 'man is not fashioned out of a more precious clay; Nature has used only one and the same dough, in which she has only varied the leaven' ». ¹⁴⁶ Jusqu'à quel point l'a-t-elle varié, c'est ce que nous allons tâcher de découvrir.

L'Homme est au centre de *L'Encyclopédie*

Avant d'aller plus loin, il convient de préciser quelle position l'Homme occupe dans l'enceinte de l'Ouvrage. Il n'y a dans l'esprit de Diderot aucune équivoque ou aucun paradoxe, puisque la mission des encyclopédistes est énoncée en ses termes. En effet, chacun d'entre eux « considérera donc le Monde comme son école, & le Genre humain comme son pupille ». ¹⁴⁷ *L'Encyclopédie* devient donc une gigantesque leçon d'histoire naturelle dont le seul élève escompté est l'Homme.

Dans cette leçon, Diderot a d'autre part désiré que « les objets les plus indifférents y fussent toujours secrètement rapportés à l'homme, y prissent un tour moral, respirassent la décence, la dignité, la sensibilité, l'élévation de l'âme, en un mot qu'on y discernât par-tout le souffle de l'honnêteté ». ¹⁴⁸ Puisque tout lui est rapporté, il est impossible de ne pas voir ici l'Homme occuper la place que l'araignée occupe au centre de sa toile. Or il convient de se souvenir que cette araignée, comme décrite dans le *Rêve de d'Alembert*, possède la qualité double de pouvoir à la fois percevoir les signaux que lui transmettent les extensions de sa

¹⁴⁶ In Lester G. Crocker, *An Age of Crisis: Man and World in Eighteenth Century French Thought*, p. 15.

¹⁴⁷ Article ENCYCLOPÉDIE, p. 499.

¹⁴⁸ Article ENCYCLOPÉDIE, p. 496 : je refuse d'attribuer à ce « souffle d'honnêteté » une acception bourgeoise. Certes, *L'Encyclopédie* ne pouvait s'acquérir que par souscription, et il apparaît certain que seule une classe favorisée a pu avoir accès à l'esprit des Lumières qui y est consignée. Cette interprétation me semble cependant contraire à ce que Diderot cherche à accomplir dans *L'Encyclopédie*.

toile mais aussi de les mémoriser pour en faire sens. Elle n'est pas seulement un organisme axé sur la perception, car elle est également capable d'interpréter les informations. Sa position au sein de cette organisation est donc unique.

L'homme, ainsi placé au centre de *l'Encyclopédie*, possède dès lors les mêmes aptitudes. En effet, telle la toile pour l'araignée, les articles constituent les ramifications nerveuses de l'Homme qui ainsi est en contact permanent avec la Nature. C'est par eux que l'Homme est informé de ce qui se passe autour de lui et les renvois assurent la continuité entre toutes les ramifications de la toile : toutes les synapses de son système nerveux fonctionnent de pair, et la fluidité de cet organisme est garantie. L'ordre encyclopédique, axé sur une hiérarchie alphabétique, garantit ces rapports incessants, puisque ce dernier « peut être formé soit en rapportant nos différentes connoissances aux diverses facultés de notre âme, (c'est ce système que nous avons suivi), soit en les rapportant aux êtres qu'elles ont pour objet; & cet objet est ou de pure curiosité, ou de luxe, ou de nécessité ».¹⁴⁹ L'autre alternative proposée par Diderot représente certes une hypothèse qu'il se doit de mentionner mais à laquelle il ne croit pas beaucoup. En effet, vouloir placer au centre de *l'Encyclopédie* une autre entité que l'Homme est une « nécessité » logique – il faut l'envisager dans le raisonnement – et seulement, d'après Diderot, si l'on dispose du temps et des moyens de la suivre, ce que Diderot assimile à un « luxe », voire à de la « pure curiosité » puisqu'une fois cette hypothèse suivie jusqu'à son terme, on se rendrait compte qu'elle ferait intervenir un autre dogme – Roi ou Dieu – dans *l'Encyclopédie*.

Or, telle cette araignée au centre de sa toile, l'homme dispose de l'unique capacité d'intégrer les informations qu'il reçoit par le seul fait qu'il soit placé au centre du projet encyclopédique. L'Homme est loin d'être seulement une machine dont la seule singularité

serait de respecter les règles naturelles qui la contraignent. En effet, c'est coupé de toute réalité extérieure, presque en autarcie, que l'homme créateur parvient à concevoir ses idées novatrices, « en descendant profondément en [lui]--même, tantôt en s'élançant au--dehors, & portant des regards plus attentifs & plus pénétrants sur les natures qui [l'] environnent ».¹⁵⁰ Certes, la nature aide l'homme créateur à imaginer ce qui pourrait être, mais c'est ce retour en lui-même qui représente le vrai processus de création. L'Homme supplante dès lors toute autre autorité, parce qu'il est capable de penser par lui-même, d'intégrer la Nature, d'en faire sens et parce qu'il peut se mouvoir en direction d'une connaissance elle-même dynamique dans *l'Encyclopédie*.

Ni Dieu, ni Roi

Nous avons déjà abordé comment l'Ouvrage réinscrivait l'Homme dans une temporalité linéaire qui lui avait été quelque peu refusée depuis l'avènement des Rois en France. Les générations passées, présentes et futures de l'humanité sont toutes réunies par Diderot lorsqu'il s'agit de préciser l'objectif de *l'Encyclopédie* qui

est de rassembler les connoissances éparses sur la surface de la terre; d'en exposer le système général aux *hommes avec qui nous vivons*, & de le transmettre aux *hommes qui viendront après nous*; afin que *les travaux des siècles passés* n'aient pas été des travaux inutiles pour les siècles qui succéderont; que nos neveux, devenant plus instruits, deviennent en même temps plus vertueux & plus heureux, & que nous ne mourions pas sans avoir bien mérité du genre humain.¹⁵¹

Cette réinscription dans une temporalité qui n'est plus circulaire – « le Roi est mort ! Vive le Roi ! » – permet de faire apparaître la notion de responsabilité : les hommes chez Diderot sont inter-responsables, ce qui questionne toute possibilité d'un Homme qui puisse

¹⁴⁹ Article ENCYCLOPÉDIE, p. 451.

¹⁵⁰ Article ENCYCLOPÉDIE, p. 437.

¹⁵¹ Article ENCYCLOPÉDIE, p. 415 : mes italiques.

être naturellement supérieur aux autres, exception faite bien sûr du système démocratique, où une personne est choisie pour occuper une position plus importante. Diderot conteste en effet qu'« un seul homme, dira-t-on, est maître de tout ce qui existe, il disposera à son gré de toutes les richesses que les autres hommes ont accumulées ».¹⁵² Il poursuit : « je ne peux convenir de ce principe; je ne crois point qu'il soit donné à un seul homme de connoître tout ce qui peut être connu; de faire usage de tout ce qui est; de voir tout ce qui peut être vu; de comprendre tout ce qui est intelligible ».

Le questionnement de l'option royale au centre de *l'Encyclopédie* – seul lui pouvait disposer effectivement de toutes les richesses de son royaume – mène à son refus par Diderot. Après le Roi, il en vient à considérer la source même du pouvoir royal, à savoir l'autorité divine. L'un des points d'orgue de *l'Encyclopédie* fut « d'affirmer que la nature humaine était perfectible, alors que la théologie la représentait clouée dans sa misère et réduite à n'attendre de secours que de la miséricorde du Créateur et d'un acte de la grâce divine. Les lecteurs de *l'Encyclopédie* n'ont pas manqué d'être sensibles à ce grand souffle d'optimisme qui, balayant tant de nuées, leur faisait découvrir des horizons plus clairs ».¹⁵³ Cette rupture avec la conception divine du temps permet à l'humanité de mieux apercevoir « les horizons lointains », preuve que maintenant cette même humanité, auparavant précipitée de Rois en successeurs, peut maintenant envisager une évolution, un avenir hors de ce cercle vicieux vers un au-delà qui lui reste à définir. Par là-même,

l'univers soit réel soit intelligible a une infinité de points de vue sous lesquels il peut être représenté, & le nombre des systèmes possibles de la connoissance humaine est aussi grand que celui de ces points de vue. Le seul, d'où

¹⁵² Article ENCYCLOPÉDIE, p. 416.

¹⁵³ In Pierre Grosclaude, *Un Audacieux Ouvrage : l'Encyclopédie*, p. 207 : les italiques font partie du texte original.

l'arbitraire seroit exclu, c'est comme nous l'avons dit dans notre *Prospectus*, le système qui existoit de toute éternité dans la volonté de Dieu.¹⁵⁴

Puisque Diderot se refuse à considérer un univers dessiné par une autorité divine, et puisque ce dernier est le seul qu'il puisse envisager où l'arbitraire serait absent, n'en découle-t-il pas que le monde de *l'Encyclopédie*, ou celui de l'Homme par extension, baigne complètement dans l'arbitraire ?

L'arbitraire de l'Homme

La spécificité de l'Homme dans la chaîne des êtres ne repose pas sur une quelconque supériorité qu'il aurait par rapport aux autres éléments de cette chaîne. Cependant, *l'Encyclopédie*, par la manière dont elle a été pensée, conçue puis finalement publiée, postule l'Homme en son centre à cause de cet arbitraire qui fait partie intégrante de son être.

Prenons deux exemples qui illustreront cette idée. Parlant du rapport entre l'homme et la syntaxe, Diderot philosophe qu'« on parle sans cesse; on écrit sans cesse; on combine les idées & les signes en une infinité de manières différentes; on rapporte toutes ces combinaisons au joug de la syntaxe universelle; on les y assujettit tôt ou tard, pour peu qu'il y ait d'inconvénient à les en affranchir; & lorsque cet asservissement n'a pas lieu, c'est qu'on y trouve un avantage ».¹⁵⁵ La trace langagière que l'Homme laisse derrière lui est la preuve singulière de l'arbitraire dont il se sert. Si cette syntaxe est universelle, alors elle doit s'appliquer à tous les termes, à toutes les idées. Le fait que l'Homme puisse décider que cette syntaxe s'applique ou pas à certaines idées est bien la preuve de son libre-arbitre. Il décide arbitrairement de ce « joug », selon des considérations personnelles ou sociales. L'arbitraire,

¹⁵⁴ Article ENCYCLOPÉDIE, p. 452 : les italiques font partie du texte original.

¹⁵⁵ Article ENCYCLOPÉDIE, p. 447.

ou la capacité de décider en vertu de ce qui arrange ou avantage le plus, est ainsi clairement établi en linguistique.

Qu'en est-il d'un domaine plus artistique ? Diderot nous offre une anecdote significative :

un Espagnol ou un Italien pressé du désir de posséder un portrait de sa maîtresse, qu'il ne pouvoit montrer à aucun peintre, prit le parti qui lui restoit d'en faire par écrit la description la plus étendue & la plus exacte; il commença par déterminer la juste proportion de la tête entière; il passa ensuite aux dimensions du front, des yeux, du nez, de la bouche, du menton, du cou; puis il revint sur chacune de ces parties, & il n'épargna rien pour que son discours gravât dans l'esprit du peintre la véritable image qu'il avoit sous les yeux; il n'oublia ni les couleurs, ni les formes, ni rien de ce qui appartient au caractère: plus il compara son discours avec le visage de sa maîtresse, plus il le trouva ressemblant; il crut sur-tout que plus il chargerait sa description de petits détails, moins il laisseroit de liberté au peintre; il n'oublia rien de ce qu'il pensa devoir captiver le pinceau. Lorsque sa description lui parut achevée, il en fit cent copies, qu'il envoya à cent peintres, leur enjoignant à chacun d'exécuter exactement sur la toile ce qu'ils lisoient sur son papier. Les peintres travaillent, & au bout d'un certain temps notre amant reçoit cent portraits, qui tous ressemblent rigoureusement à sa description, & dont aucun ne ressemble à un autre, ni à sa maîtresse.¹⁵⁶

A partir de la même description, les peintres ont tous exécutés un portrait différent. Il ne s'agit pas ici de savoir si la représentation picturale d'une première représentation écrite du vrai modèle pouvait ou non correspondre parfaitement à la réalité. Ce serait passer outre l'intelligence de Diderot que de s'arrêter à cette constatation. Il convient surtout de relever que chaque peintre a apporté sa propre interprétation aux lignes de description, pour faire une peinture, qui certes ressemblait plus ou moins au modèle original, mais qui surtout reflétait leur spécificité et leur sensibilité particulière.

L'Homme est également à même d'utiliser cet arbitraire dans *l'Encyclopédie*. Chacun peut décider d'entrer dans l'Ouvrage par l'article qu'il souhaite et chacun peut également naviguer dans *l'Encyclopédie* en suivant – ou non – les renvois qui lui sont proposés. C'est

ainsi que dans l'anecdote de Voltaire, le Roi se retrouve à explorer les droits de sa couronne alors que Mme de Pompadour s'informe des produits de beauté.

L'Encyclopédie, oeuvre anti-Rousseau

Si l'arbitraire chez l'Homme est maintenant bien établi, qu'en est-il de ses autres possibilités ? Nous avons déjà vu comment *l'Encyclopédie* était à la fois finie et infinie, dans une perspective temporelle. Elle se devait d'être terminée dans un temps imparti, mais son objectif éventuel était de perdurer à travers les siècles. L'Homme défendu par *l'Encyclopédie* incorpore les mêmes données temporelles. Ce paradoxe fini / infini se poursuit chez l'Homme : il est mortel, mais ses possibilités sont vues par les encyclopédistes comme incommensurables. En effet, « on ne sait jusqu'où tel homme peut aller. On sait bien moins encore jusqu'où l'espèce humaine iroit, ce dont elle seroit capable, si elle n'étoit point arrêtée dans ses progrès ».¹⁵⁷ Encore une fois, la notion de continuité représente la notion-clef de tout développement chez Diderot : tout est possible à l'humanité si elle parvient à poursuivre ce que les générations précédentes ont accompli. La marge de progrès chez l'homme est sans limite.

Cette notion de possibilités inhérentes à l'homme n'est pas nouvelle à cette époque. On la rencontre dans les écrits de Jean-Jacques Rousseau, notamment dans *Emile, ou de l'Education*, publié pour la première fois en 1762. Il existe cependant une différence notable. Le précepteur d'Emile tient à ne pas ruiner ce avec quoi la Nature l'a doté, aussi préconise-t-il une éducation « positive » qui permettra de faire ressortir, tout en prenant soin de ne rien brusquer, tout le bien dont Emile n'a pas encore conscience mais qui est bien présent, latent, en lui. Pour Rousseau, l'éducation promulguée pour Emile vise à s'assurer que la société ne

¹⁵⁶ Article ENCYCLOPÉDIE, p. 444.

pervertira pas ce que la Nature a confié.¹⁵⁸ La position de Diderot représente un contrepoint intéressant. L'exemple suivant nous en offre une perspective unique :

mettez votre fils dans l'occasion de pratiquer la vertu; faites-lui de ses bonnes actions un caractère domestique; attachez à son nom quelque épithète qui les lui rappelle; accordez--lui de la considération: s'il franchit jamais cette barrière, j'ose assurer que le fond de son âme est mauvais; que votre enfant est mal né, & que vous n'en ferez jamais qu'un méchant; avec cette différence qu'il se fût précipité dans le vice tête baissée, & qu'arrêté par le contraste qu'il remarquera entre les dénominations honorables qu'on lui a accordées, & celles qu'il va encourir, il se laissera glisser vers le mal, mais par une pente qui ne sera pas assez insensible pour que des parents attentifs ne s'aperçoivent point de la dégradation successive de son caractère.¹⁵⁹

L'Homme pour Diderot n'est pas obligatoirement ou foncièrement bon, même si « l'homme est toujours mystique par quelque endroit [...]. L'adoration de la nature a été son genre de piété. Il trouve la nature auguste, douce, bonne et bonne conseillère. [...] Ce n'est pas elle qui pervertit l'homme ; c'est l'homme qui se pervertit malgré elle ».¹⁶⁰ L'opposition entre Diderot et Rousseau repose sur la Nature, qui est l'élément commun de leur analyse mais à laquelle ils accordent une valeur totalement différente. En effet, si « Rousseau rêve d'une Nature délivrée de l'homme, Diderot n'a de regard pour la Nature que parce qu'elle offre un cadre à l'action des hommes ».¹⁶¹

L'Encyclopédie évolue avec l'Homme

Ce cadre est lui-même en évolution constante et s'agrandira en fonction des découvertes, quel que soit leur domaine. *L'Encyclopédie* représente une photographie

¹⁵⁷ Article ENCYCLOPÉDIE, p. 427.

¹⁵⁸ On pourrait arguer que cette éducation “positive” n’est préconisée que pour les hommes. En ce qui concerne Sophie, la future partenaire d’Emile, tout n’est pas aussi positif, puisque son éducation doit lui permettre de devenir une bonne épouse et mère de famille.

¹⁵⁹ Article ENCYCLOPÉDIE, p. 486.

¹⁶⁰ In Emile Faguet, *Dix-Huitième Siècle : Etudes Littéraires*, p. 299.

¹⁶¹ In Jean Thomas, *L'Humanisme de Diderot*, p. 71.

instantanée des connaissances au moment où elle paraît¹⁶² : ce qu'elle contient, ou *a fortiori* ce qu'elle ne contient pas encore, est le signe de la culmination des pensées à cette époque. Comme l'explique Diderot, « s'il arrivoit après un grand nombre d'éditions successivement perfectionnées, que quelque matière importante restât dans le même état [...], ce ne sera plus la faute de l'Ouvrage, mais celle du genre humain en général, ou de la nation en particulier, dont les vues ne se seront pas encore tournées sur ces objets ». ¹⁶³

L'Encyclopédie ne peut pas exposer les connaissances que les Hommes n'ont pas encore faites. Leur évolution va conséquemment de pair. Dès lors, que l'Homme soit placé au centre de l'œuvre des Lumières ajoute à l'idée que de sa position centrale, seul ce dernier peut faire bouger le flambeau enflammé que Prométhée / Diderot leur a octroyé.. Dans une telle optique, que devient une encyclopédie d'où l'Homme serait banni ?

[Un] spectacle pathétique & sublime de la nature [qui] n'est plus qu'une scène triste & muette. L'univers se taît; le silence & la nuit s'en emparent. Tout se change en une vaste solitude où les phénomènes inobservés se passent d'une manière obscure & sourde. C'est la présence de l'homme qui rend l'existence des êtres intéressante. ¹⁶⁴

Le silence et l'obscurité envahissent la réalité si l'Homme disparaît. Il n'y aurait plus personne, selon Diderot, pour observer les phénomènes qui se déroulent dans la Nature et même les interpréter. Certes, l'hypothèse où l'homme ne serait plus sur Terre correspondrait à une longue et lente évolution, ce qui suppose que la Nature aurait appris à exister sans ce chaînon, ou plus exactement que ce chaînon aurait, soit été remplacé, soit se serait modifié

¹⁶² *L'Encyclopédie*, en tant que compilation d'une langue est « une table assez fidèle de toutes les connoissances de ce peuple: sur la seule comparaison du vocabulaire d'une nation en différents temps, on se formeroit une idée de ses progrès » in Article ENCYCLOPEDIE, p. 430.

¹⁶³ Article ENCYCLOPÉDIE, p. 455.

¹⁶⁴ Article ENCYCLOPÉDIE, p. 453 : l'existence des êtres est intéressante... pour l'Homme ! L'argument de Diderot se mord ici un peu la queue.

avec le temps, selon une lente évolution. Mais pour Diderot, l'absence de l'Homme équivaldrait à la disparition de la lumière. Cependant,

il faut considérer un dictionnaire universel des Sciences & des Arts, comme une campagne immense couverte de montagnes, de plaines, de rochers, d'eaux, de forêts, d'animaux, & de tous les objets qui font la variété d'un grand paysage. La lumière du ciel les éclaire tous; mais ils en sont tous frappés diversement. Les uns s'avancent par leur nature & leur exposition, jusque sur le devant de la scène; d'autres sont distribués sur une infinité de plans intermédiaires; il y en a qui se perdent dans le lointain; tous se font valoir réciproquement.

L'Homme occupe certes une place centrale dans *l'Encyclopédie*, mais Diderot introduit ici un nouvel élément complètement humaniste dans sa philosophie. Tous les hommes peuvent occuper le centre de l'Ouvrage : il a été conçu de cette façon, comme les *Cabinets du Roi* l'ont été pour ne permettre qu'au Roi de pouvoir intégrer toutes les informations concernant son habitation. Est-ce à dire que tous les hommes porteront le même regard sur *l'Encyclopédie* ? Les mêmes articles seront-ils plongés dans la lumière, alors que d'autres seront perpétuellement laissés de côté dans l'obscurité ?

Diderot apporte ici une réponse double, sans qu'il ait besoin de parler. Son système, et la manière dont il a été conçu, le feront pour lui. Dans un premier temps, la structure dynamique de *l'Encyclopédie*, en perpétuel mouvement puisqu'en complétude jamais atteinte mais toujours poursuivie, permet à des générations de lecteurs de trouver dans cet ouvrage les informations qui les intéressent.¹⁶⁵

Dans un tel sens, oui, les mêmes articles seront lus et d'autres ignorés. Mais dans un second temps, ce même système dépend de ce que chaque individualité apportera à sa lecture de *l'Encyclopédie*, sous forme d'une lumière particulière. Le paysage encyclopédique

¹⁶⁵ Chacun de ces lecteurs pourra, bien sûr, progresser différemment grâce aux renvois dans *l'Encyclopédie*.

incorpore ces deux regards et offre la possibilité d'être parcouru individuellement et collectivement.

S'il est difficile de nommer le lecteur que les encyclopédistes avaient à l'esprit, quelles sont les qualités que ce dernier devait avoir? Puisque le lecteur est amené à intégrer la connaissance contenue dans l'Encyclopédie, puisqu'il est sensé la faire sienne, il devient en partie auteur de l'Ouvrage. Et Diderot énonce quelques traits de caractère dont un auteur devrait être pourvu pour composer dans les suites à son Encyclopédie. Il précise ainsi que ce dernier devra s'avérer « ferme, instruit, honnête, véridique, d'aucun pays, d'aucune secte, d'aucun état; racontant les choses du moment où il vit, comme s'il en étoit à mille ans, & celles de l'endroit qu'il habite, comme s'il en étoit à deux mille lieues ».¹⁶⁶ Les encyclopédistes n'ont pas conçu leur Ouvrage pour une société déterminée et peuplée de personnes dont l'appartenance à une patrie ou à une religion aurait conditionné le contenu même de *l'Encyclopédie*. Leur auditoire est en effet bien plus vaste, aussi vaste que leur objectif. *L'Encyclopédie* est une oeuvre en complétude perpétuelle, à la construction à la fois dynamique – puisque projetée sans cesse vers le futur – et souple – pour accueillir les suppléments. L'Homme placé en son centre ne peut que correspondre aux mêmes exigences puisqu'il n'est ni totalement présent et plus tout à fait passé. Qu'en est-il de son futur ?

Le devenir de l'Homme

Il y a une conclusion essentielle à tirer de l'annonce que *l'Encyclopédie* sera proleptiquement terminée, et c'est bien sûr que, au moment de sa parution ou de son écriture, elle n'a pas atteint cet état de perfection. *L'Encyclopédie* est un tout qui ne sera une totalité que dans un futur que nous ne pouvons qu'imaginer, puisque le savoir est lui-même en

¹⁶⁶ Article ENCYCLOPÉDIE, p. 502.

mouvement perpétuel. Cette évolution constante rend nécessaire le recours aux suppléments, qui eux-mêmes, presque rétrospectivement, font comprendre que l'édition précédente était incomplète ou qu'il lui manquait quelque chose. En effet,

Projecting itself toward the future, the actualization of existence is at once theory and praxis. [...] Precisely in projecting a future, however, existence is turned back upon its finite facticity. *Dasein* returns to itself out of its future and finds itself as having already been. Only in this movement can existence be present to itself. [...] The analysis of the utmost possibility of human existence is at the same time the disclosure of its impotence.¹⁶⁷

Ce va-et-vient perpétuel entre le présent et l'avenir ne s'arrête pas à *l'Encyclopédie*. L'Homme subit les mêmes influences. Placé au centre d'un ouvrage qui ne sera complet que dans un avenir indéterminé, l'Homme des Lumières ne pourra atteindre sa complétude que par le biais de suppléments, ou plus précisément par le progrès. Comment l'Homme des Lumières pourrait-il être heureux, s'il est perpétuellement insatisfait, puisqu'il est en constante recherche d'un Soi qu'il ne peut jamais atteindre ? La réponse se trouve, comme très souvent chez Diderot, dans la question même : « Diderot considers the self rather in its relations with others; its proper happiness is defined also in the terms of others, that is, as an expansion rather than a concentration of existence ».¹⁶⁸

Cette volonté de s'étendre plutôt que de se concentrer définit l'Homme et fait partie intégrante de son bonheur. Puisque l'Homme est une entité à laquelle il faut constamment ajouter pour la compléter, alors le seul moyen pour lui de trouver le bonheur repose dans cette possibilité de « se renvoyer » vers un avenir prometteur. En effet, « le propre de la

¹⁶⁷ In Helmut Peuckert, "Unconditional Responsibility for the other: the Holocaust and the thinking of Emmanuel Levinas", p. 160.

¹⁶⁸ In Jerome Schwartz, *Diderot and Montaigne: The Essais and the Shaping of Diderot's Humanism*, p. 113.

culture humaniste [comme celle reçue par Diderot lors de son jeune âge] est de donner à ceux qui l'ont reçue le sens de la continuité dans l'espace et dans le temps ». ¹⁶⁹

Après des siècles de royauté, l'Homme perçoit finalement un futur qu'il lui reste à écrire. Voyant qu'il est maintenant dans un état qui n'est qu'une étape dans ce qu'il pourra devenir, le désir de progrès apparaît. Seul ce désir permet de satisfaire ce vide propre à l'existence de l'Homme. A travers son *Encyclopédie*, Diderot pallie à ce vide puisque « only a mirror-like correspondence between the encyclopedia system and the lacunary capacities of its human center would provide that center with an image of itself cured of confusion and weakness ». ¹⁷⁰

Plus que de permettre à cet Homme de ne plus être sujet à la confusion ou à la faiblesse, Diderot permet, par l'adéquation qu'il établit entre son Ouvrage et l'Homme, de rompre avec les idées de son époque. « D'Holbach, Helvétius et Rousseau lui-même annonçaient, avec des variantes diverses, l'avènement de l'Homme. Mais cet Homme si souvent nommé et si pompeusement célébré, qu'était-ce, sinon une vaine abstraction, une pure construction de l'esprit, chargée de toutes les équivoques ? » ¹⁷¹

L'Homme des Lumières : réalité ou chimère ?

L'Homme, par les extensions des articles qui composent *l'Encyclopédie*, est maintenant capable, grâce à Diderot, d'interagir avec l'univers qui l'entoure. « L'homme qu'il conçoit pour lequel il combat est vivant, réel, fait de chair et d'os ; il a un corps et même une âme ; il a des sens ». ¹⁷² Affirmer le libre-arbitre de l'Homme revient à énoncer que

¹⁶⁹ In Jean Thomas, *L'Humanisme de Diderot*, p. 75.

¹⁷⁰ In James Creech, "Chasing After Advances": Diderot's Article "Encyclopedia", p. 192.

¹⁷¹ In Jean Thomas, *L'Humanisme de Diderot*, p. 149.

¹⁷² *Ibid.*

l'homme subit sa destinée, mais il collabore, par chacun de ses gestes et chacune de ses pensées, à la préparation de son avenir. Ce n'est pas un hasard capricieux qui préside à ses tribulations : il peut, *par la réflexion*, distinguer les motifs et les conséquences de ses actes ; si bien que, sans se flatter d'être son propre maître, du moins a-t-il la satisfaction de voir clair en lui et autour de lui. Il n'est pas le jouet d'une divinité, ni le simple rouage d'une monstrueuse machine : il est homme et obéit aux lois de sa condition.¹⁷³

Le personnage de Jacques dans *Jacques le fataliste* sait pertinemment que son avenir se trouve dans les parchemins des cieux, mais cela ne l'empêche pas de se servir de ses capacités intellectuelles pour comprendre la portée de ses décisions. A travers *l'Encyclopédie*, Diderot pousse sa propre réflexion philosophique plus loin. En effet,

L'homme qu'il [*Diderot*] a formé est armé pour la vie ; il sait d'où il vient et où il va ; il connaît sa nature, il n'ignore pas les limites qui bornent de toutes parts sa liberté, mais à mesurer les forces internes et externes qui le déterminent, il puise une robuste confiance dans sa destinée. Il aime la vie, il n'en attend rien de plus que ce qu'elle est capable de lui donner, mais il est résolu à "jouir royalement de son être", comme dit Montaigne, et de tous les bienfaits dont la nature l'a comblé : la santé, les plaisirs de l'intelligence et des sens, l'amour du vrai, du bon et du beau et, par-dessus tout, le respect de ses semblables. Diderot donne à l'homme toutes ses chances.¹⁷⁴

Diderot réinscrit l'Homme dans une temporalité où son libre-arbitre permet à l'Homme de se rendre compte de tout son potentiel ; il s'assure que ce dernier est bien placé au centre de *l'Encyclopédie* et garantit de fait la pérennité de l'Homme grâce au parallélisme qu'il établit entre lui et la structure dynamique de l'Ouvrage.

L'Homme devient dès lors, à l'instar de *l'Encyclopédie* dont l'organisation lui est parallèle, un composite de ce qu'il a été, de ce qu'il est et de ce qu'il sera, et ce peu importe la position géographique. A l'échelle de l'humanité, cela signifie que « les notions deviennent permanentes; la distance des temps disparaît; les lieux se touchent; il se forme des liaisons entre tous les points habités de l'espace & de la durée, & tous les êtres vivants &

¹⁷³ *Ibid.*, p. 103 : mes italiques.

¹⁷⁴ *Ibid.*, p. 157.

pensants s'entretiennent ». ¹⁷⁵ L'Homme, comme *l'Encyclopédie*, est incomplet si on le considère à un instant temporel déterminé. Et pourtant tous les deux fonctionnent parfaitement. Pour qu'il atteigne sa complétude, il s'agit pour lui, encore une fois, d'avoir recours à une vision proleptique comme celle que nous venons de lire.

La fin ?

J'ai déjà suggéré que le recours à ces prolepses par Diderot pourrait suggérer la crainte de sa propre mort. La réflexion que je vais maintenant entreprendre représente, à bien des égards, un bond philosophique important. Il m'apparaît néanmoins essentiel de le faire. Comment aborder la finitude de l'Homme sans mentionner Heidegger ? En effet, selon lui, « *Dasein*, which attempts to project the utmost horizon of its future, runs up against its own death for just that reason and ends up confronted with the possibility of *no longer* being able to be ». ¹⁷⁶ Dès lors, il y a deux possibilités : l'Homme peut soit céder à cette peur de sa propre fin, et ne plus rien faire du tout, soit se servir de cette limite pour l'aider à se transcender pour mieux affirmer ses capacités.

L'Encyclopédie est parvenue à se transcender parce que Diderot l'a conçue de telle façon qu'elle soit équipée pour faire face à l'injure du temps. Certes, elle a créé une descendance des plus riches : elle apparaît ainsi comme datée et dépassée, puisqu'elle s'inscrit dans une suite d'ouvrages qui ont poursuivi sa mission. ¹⁷⁷ Mais elle reste malgré tout une oeuvre contemporaine :

¹⁷⁵ Article ENCYCLOPÉDIE, p. 429-430.

¹⁷⁶ In Helmut Peuckert, "Unconditional Responsibility for the other: the Holocaust and the thinking of Emmanuel Levinas", p. 160 : les italiques font partie du texte original.

¹⁷⁷ « Un Supplément et une Table, publiés par le libraire Panckoucke à partir de 1776, [...] les éditions de Genève, de Toscane, la refonte protestante d'Yverdon, *l'Encyclopédie Méthodique* de Panckoucke, et, au XIXe siècle, ces monuments que sont la *Description de l'Égypte*, sous l'Empire, ou, plus tard, le *Grand Dictionnaire* de Pierre Larousse » in Marie Leca-Tsiomis, *L'Encyclopédie*, texte paru dans *Célébrations Nationales 2001*, Ministère de la Culture.

il y a 250 ans en effet qu'elle propose ce que nous appelons un parcours interactif, grâce au jeu incessant des renvois, dont nos liens hypertextes sont l'avatar électronique. Contemporaine, dans sa volonté de questionner et de décloisonner les savoirs. Contemporaine, *voire en avance sur notre temps*, par sa capacité à rendre, en une langue limpide, le savoir accessible à ceux qui le cherchent, par son projet didactique auquel seul le souci du 'genre humain' et de son avenir donne sens et contenu.¹⁷⁸

Bien que publié au XVIIIe siècle, *l'Encyclopédie* réussit le tour de force de rester « en avance sur notre temps », malgré l'avènement de l'énergie atomique et de l'Internet – qui a redéfini notre accès au savoir – qu'elle aura grandement facilité en lui offrant les renvois.

L'Homme qui vit en son centre a, lui aussi, perduré, avec *l'Encyclopédie* et en elle. L'utilisation de la prolepse pour arriver à la complétude de son projet ne vise pas à repousser l'Homme dans une éternité obscure ; l'Homme n'a jamais été pour Diderot qu'un processus, puisque toujours en phase d'être fini. L'Homme n'est pas un concept, ou une abstraction, il est en devenir. Les différentes interruptions qu'il doit surmonter créent le désir d'instaurer une continuité dans son projet. Le désir opère chez l'Homme la même fonction que les renvois : le désir permet en effet d'anticiper la liaison entre les deux parties temporellement séparées de l'Homme, entre celle passée et incomplète, et celle future et complétée.

C'est là que je pense repose l'humanisme de Diderot, dans cette idée qu'« il est au moins aussi important de rendre les hommes meilleurs, que de les rendre moins ignorants ».¹⁷⁹ Peut-être ne faut-il pas chercher ailleurs les raisons qui ont poussé le pouvoir royal de l'époque, bien soutenus par les jésuites qui dénonçaient l'impiété de certains articles et par les jansénistes, à interdire *l'Encyclopédie*, temporairement en 1752 puis définitivement en 1759. En permettant à l'humanité de mieux connaître son entourage, en lui accordant la possibilité de développer une pensée plus critique, *l'Encyclopédie* a également offert à

¹⁷⁸ *Ibid.* : mes italiques.

¹⁷⁹ Article ENCYCLOPEDIE, p. 483.

l'humanité de devenir meilleure. Pas seulement en tant que personne, occupant un espace déterminé dans une société déterminée à un moment déterminée, mais parce qu'il lui était possible de faire face à son avenir et de faire les choix qui lui paraissaient appropriés grâce au libre-arbitre.

« Diderot donne à l'Homme toutes ses chances ; s'il ne sait pas s'en servir, tant pis pour lui. Chacun conçoit son bonheur à sa manière manière ; il ne faut pas se faire trop d'illusions sur la nature humaine». ¹⁸⁰ Cette dernière citation apporte un éclairage un peu perturbant sur tout le projet encyclopédique des Lumières. L'Homme comme dépeint par l'Encyclopédie est placé au centre de la Nature, libre d'influer sur elle par l'arbitraire dont il est capable. Pris dans un triomphalisme hâtif, il est totalement possible de concevoir l'Homme des Lumières comme n'étant capable que du meilleur.

S'arrêter à ce point représenterait une erreur philosophique que Diderot lui-même ne connaît pas. Certes, il ne va pas jusqu'à prédire les horreurs que l'humanité rencontrera à travers les siècles, mais il est nécessaire de garder à l'esprit que ce même homme que les Lumières ont placé au cœur de leur projet est également capable du pire. L'histoire guerrière du XXe siècle nous prouve combien Diderot avait parfaitement bien anticipé les dérapages que cet Homme, par sa liberté de jugement, pouvait commettre.

Se pose dès lors une autre question. Si l'Homme est au centre de l'Encyclopédie, où se trouve l'Autre ? N'y a-t-il qu'un seul Homme qui puisse être au centre de la Nature ? Dès lors, Diderot ouvrait-il la porte à toute négation de l'Autre ? Pire encore, justifiait-il l'ostracisme, le racisme, voire la destruction physique de cet Autre ?

Il est intéressant de constater que Diderot a également écrit les articles Humanité et Inhumanité. L'humanité est pour Diderot un sentiment qui « se tourmente des peines des

autres & du besoin de les soulager; il voudrait parcourir l'univers pour abolir l'esclavage, la superstition, le vice, & le malheur [...] nous cache les fautes de nos *semblables*, ou nous empêche de les sentir; mais il nous rend sévères pour les crimes ». ¹⁸¹ Je trouve particulièrement révélateur la manière dont Diderot passe, pendant l'écriture de sa définition, d'un Autre à un Semblable. La question n'est donc pas de savoir qui est l'Autre pour les Lumières, ou si cet Autre est différent de moi. Au contraire, « the real question – and it is an extraordinary difficult one – is much more that of recognizing the Same ». ¹⁸²

Puisque « there are as many differences [...] between a Chinese peasant and a young Norwegian professional as between myself and anybody at all, including myself » ¹⁸³, et « since differences are what there is, and since every truth is the coming-to-be of that which is not yet, so differences are then precisely what truths depose, or render insignificant » ¹⁸⁴. Je pense sincèrement que Diderot avait cet objectif en tête lorsqu'il écrivit son article ENCYCLOPEDIE. Il écrivait en l'honneur d'une humanité unie à travers les âges, pour une espèce humaine unie par des caractéristiques similaires.

¹⁸⁰ In Jean Thomas, *L'Humanisme de Diderot*, p. 157.

¹⁸¹ Article HUMANITE : mes italiques.

¹⁸² In Alain Badiou, *Ethics: An essay on the Understanding of Evil* (New York: Verso, 19??), p. 25.

¹⁸³ *Ibid.*, p. 26.

¹⁸⁴ *Ibid.*, p. 27.

BIBLIOGRAPHIE

Articles dans *Diderot Studies*

Frank A. Kafker, 'Some observations on Five Interpretations of *The Encyclopédie*' in *Diderot Studies XXIII* (edited by Otis Fellows and Diana Guiragossian Carr, Geneva: Librairie Droz S.A., 1988)

Aram Vartanian, 'From Deist to Atheist: Diderot's Philosophical Orientation (1746-1749)' In *Diderot Studies* (edited by Otis Fellows and Norman Torrey, Syracuse University Press: 1949)

Max Wartofsky, 'Diderot and the Development of Materialism Monism' In *Diderot Studies II* (edited by Otis Fellows and Norman Torrey, Syracuse University Press: 1952)

Joseph L. Waldauer, 'Society and the Freedom of the Creative Man in Diderot's Thought' in *Diderot Studies V* (edited by Otis Fellows, Geneva: Librairie Droz: 1964)

Articles divers

Sylviane Albertan-Coppola, 'La faute à Diderot ?' in *Recherches sur Diderot et sur l'Encyclopédie*, vol. 8 (avril 1990), pp. 29-52.

Wilda Anderson, 'Encyclopedic Topologies' in *MLN* 101.4 (The John Hopkins University, 1986), pp. 912-928.

Herbert Dieckmann, 'The Concept of Knowledge in *the Encyclopédie*' in *Essays in Comparative Literature* (St Louis: Washington Universities Studies, 1961).

Claire Goldstein, 'Collecting Versailles. Scriptural Economies of the *Cabinet du Roi*', communication inédite.

Françoise Jouffroy-Gauja et Jean Haechler, 'Une lecture de l'*Encyclopédie* : trente-cinq ans d'annotations par un souscripteur anonyme' in *Revue française d'histoire du livre*, vol. 96-97 (1997), pp. 329-376.

Helmut Peukert, 'Unconditional responsibility for the Other: the Holocaust and the thinking of Emmanuel Levinas' In *the Holocaust and the Text* (New York: St Martin's Press, 2000), pp. 155-165.

Jacques Proust, 'La place de l'*Encyclopédie* dans la pensée européenne' in *Annales Benjamin Constant*, vol. 14 (1993), pp. 111-123.

Hans-Wolfgang Schneider, 'Le Prétendu Système des Renvois dans l'*Encyclopédie*' in *L'Encyclopédie et Diderot* (édité par Edgar Mass et Peter-Eckhard Knabe, Koln, dme-Verlag, 1985), pp. 247-260.

Jean Starobinski, 'Remarques sur l'*Encyclopédie*' in *Revue de Métaphysique et de Morale III* (Paris: Armand Colin, juillet – septembre 1970)

Norman Suckling, 'The Unfulfilled Renaissance: an essay on the fortunes of enlightened humanism in the 18th century' in *Studies on Voltaire and the Eighteenth Century LXXXVI* (edited by Theodore Besterman, 1971)

Aram Vartanian, 'Trembley's Polyp, La Mettrie and the Eighteenth century French Materialism' in *Journal of the History of Ideas XI* (June 1950), pp. 259-286.

Ouvrages complets

Wilda Anderson, *Diderot's Dream* (Baltimore: the John Hopkins University Press, 1990)

James Creech, *Diderot : Thresholds of Representation* (Columbus : Ohio State University Press, 1986)

Lester G. Crocker, *An Age of Crisis: Man and World in Eighteenth Century French Thought* (Baltimore: the John Hopkins University Press, 1959)

Oswald Ducrot et Tsvetan Todorov, *Dictionnaire encyclopédique des sciences du langage* (Paris : Editions du Seuil, 1972)

Emile Faguet, *Dix-Huitième Siècle : Etudes Littéraires* (Paris: Ancienne librairie Furne, Boivin & Cie [pref. 1890])

Elizabeth de Fontenay, *Diderot, ou Le matérialisme enchanté. (English Diderot, reason and resonance)* (translated by Jeffrey Mehlman; New York : G. Braziller, 1982)

Gérard Genette, *Figures III* (Paris: Edition du Seuil, collection Poétique, 1972)

John Lough, *The 'Encyclopédie'* (New York: David McKay Company, Inc., 1971)

Jerome Schwartz, *Diderot and Montaigne: The Essais and the Shaping of Diderot's Humanism* (Genève: Librairie Droz, 1966)

Jean Thomas, *L'Humanisme de Diderot* (Paris: Les Belles-Lettres, 1938)

Aram Vartanian, *Diderot and Descartes: a Study of Scientific Naturalism in the Enlightenment* (Princeton: Princeton University Press, 1953)

Article sur Internet

Benoît Melançon, *Sommes-nous les premiers lecteurs de l'Encyclopédie ?* Communication au colloque «Les défis de la publication sur le Web : hyper lectures, cybertextes et méta-éditions», Lyon, 9 - 11 décembre 2002.

<http://archiveSIC.ccsd.cnrs.fr/documents/archives0/00/00/02/69/index_fr.html>

Oeuvres de Diderot

Jean Assézat, *Oeuvres complètes de Diderot, revue sur les éditions originales, comprenant ce qui a été publié à diverses époques et les manuscrits inédits, conservés à la Bibliothèque de l'Ermitage, notices, notes, table analytique. Étude sur Diderot et le mouvement philosophique au XVIIIe siècle* (Paris, Garnier, 1875-77, Imprint).

Diderot : Oeuvres dans la collection La Pléiade (édition établie et annotée par André Billy, NRF, Editions Gallimard, 1951)

Articles tirés de *l'Encyclopédie de Diderot et d'Alembert*, consultés grâce au fantastique site Internet de l'American and French Research on the Treasury of the French Language (ARTFL) de Chicago. Le moteur de recherche est accessible sur :

<<http://www.lib.uchicago.edu/efts/ARTFL/projects/encyc/>>